MONTREAL, MAI, 1955

le FILM

DIX CENTS

Sheree North

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes – Un roman complet

ALAN LADD a tourné en Angleterre un film de l'armée : ***Paratroopers.*** Il avait comme partenaire **Susan Stephen.**

le FILM

MONTREAL,
MAI 1955
36e année No 10

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Jupiter's Darling est une comédie musicale qui tourne en ridicule la fameuse marche d'Annibal sur Rome (210 ans avant J.-C.). Le thème est de la plus haute fantaisie : on y voit des ballets magnifiques, des éléphants qui dansent et qui, grâce à de nombreux animaux de cirque évoquent une fête romaine de l'époque. Esther Williams, dans le rôle d'Amytis, fiancée de l'empereur (George Sanders) peut déployer ses talents de nageuse dans une merveilleuse piscine et les prises de vues sous l'eau sont parfaitement réussies. Marge et Gower Champion sont remarquables dans leurs rôles d'esclaves et ne manquent aucune occasion de danser aux sons d'harmonieuses mélodies • • • On a réalisé aux studios de Pinewood, trois films de marine : *The Ship that Died of Shame*, *Passage Home* et *Above us the Waves*. Ce sont les premiers d'une série à laquelle les augures prédisent les plus grands succès • • • *Hit the Deck*, une comédie musicale tournée en CinémaScope nous présente toute une galerie de jeunes étoiles. Tony Martin, Vic Damone et Russ Tramblyn, des matelots en congé, font la connaissance de Jane Powell, Debbie Reynolds et Ann Miller. Ils sont gais, ils sont jeunes et ils chantent des mélodies entraînantes telles que *More Than You Know*, *Sometimes I Am Happy* et bien d'autres • • • Après un séjour de six mois dans la jungle de la Colombie, Rolf Blomberg a rapporté un extraordinaire document : *Anaconda*. Suivant l'exemple de Walt Disney, il a filmé la poursuite et la capture du plus grand serpent du monde ; il fallut mobiliser un hélicoptère de l'Armée américaine pour transporter le reptile qui se trouve maintenant au Musée de Goeteborg. La préparation des flèches empoisonnées, une chasse au crocodile et l'audition de la « 9e Symphonie » de Beethoven par des Indiens sont les clous de ce remarquable document • • • Les droits cinématographiques de *The Desperate Hours* ont été achetés par la compagnie Paramount et William Wyler en sera le réalisateur. Richard Widmark joue le rôle d'un forçat, Van Heflin celui du mari et Myrna Loy celui de la mère • • • Grâce à son succès à l'Opéra de Los Angeles, dans *Carnival in Flanders*, Dolores Gray se voit attribuer un rôle aux côtés de Fred Astaire dans *The New Orleans Story* et un autre avec Gene Kelly dans *Fair Weather* • • • Pour la première fois Gene Kelly sera la vedette d'un film dramatique *Crest of the Waves*. Il joue le rôle du lieutenant Bradville, de la Marine américaine qui lutte contre bien des embûches et des intrigues durant le perfectionnement d'explosifs sous-marins • • • Audrey Hepburn et Mel Ferrer ont fait de leur voyage de noces en Hollande, pays natal d'Audrey, une véritable tournée de bienfaisance. Audrey assistait chaque jour à deux repas officiels ($30.00 du couvert), distribuait à ses admirateurs des milliers d'autographes et prenait part à une revue de modes, le tout au profit des mutilés de guerre hollandais • • • Leslie Caron a terminé une nouvelle version de *Daddy Long Legs* et se rend à Paris pour jouer dans la pièce de Jean Renoir, *Orvet*, pièce qui ne comprend pas de ballets • • • *Tout Chante Autour de Moi* est le film des « premières »... C'est en effet la première réalisation des Productions Eole et aussi celle de Pierre Goût, au moins dans le domaine du long-métrage. Enfin, *Tout Chante Autour de Moi* offre surtout leurs premiers grands rôles à deux jeunes et sympathiques comédiens : Mouloudji et Christine Carère • • • Alida Valli a signé un contrat avec Hal Chester et tournera, en Angleterre, un film intitulé *The Weapon*, Fred McMurray fera aussi partie de la distribution. Il n'a pas joué avec Alida Valli depuis leur grand succès dans *The Miracle of the Bells* • • • Après avoir conquis les applaudissements du public, Gina Lollobrigida est en train de gagner l'amitié des Grands. Elle a été reçue par le Président Eisenhower, puis elle fut présentée à la Reine d'Angleterre parmi les plus belles actrices du cinéma italien et elle dînait à l'Ambassade d'Italie. Son prochain voyage « officiel » la conduira en Argentine.

FRED ASTAIRE *revient à l'écran dans* ***The New Orleans Story****, avec* **Dolores Gray.**

La Garçonnière de

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

C'est presque à une étoile que George Nader (lui-même nouvelle étoile de Hollywood) a voulu accrocher sa tente. Répondant à son invitation, nous nous étions rendus, une demi-douzaine de journalistes, visiter sa garçonnière. C'est une petite maison de bois et de brique rouge, où il vit seul. Il s'y est planté un jardinet dans lequel il cultive quelques légumes et surtout les fleurs qu'il aime. Il nous conduit à travers les plates-bandes en bordure d'allées bien ratissées, tout en descendant ses manches qu'il avait enroulées, car nous le trouvons dans son jardin, râteau en mains.

Nous conduisant vers sa maison, il explique qu'il a planté lui-même tous les arbustes qui l'entourent. « Rien ne me repose après mon travail au studio, comme de donner quelques coups de bêche, quelques coups de ciseaux ici et là, et de faire la cueillette d'une gerbe de fleurs que j'aime à apercevoir, en rentrant, dans le vestibule ».

Son visage et ses bras brunis par le soleil et l'air nous assurent que voilà un amoureux de la Nature, habitué à vivre au-dehors.

Souvent, des amis s'arrêtent chez lui, à l'heure du dîner, et il prépare lui-même la popotte sur son beau et éclatant poêle rouge-feu. « Ensuite », dit-il, « nous laissons s'écouler doucement la soirée, en écoutant les disques de ma collection européenne et asiatique.

Poussé à ne révéler que la vérité, toute la vérité au sujet de sa cuisine, il nous avoue que ses talents de cordon-bleu se bornent à la cuisson d'un bifteck, ou simplement à réchauffer un de ces repas préparés qu'il est si facile de se procurer chez les « bons fournisseurs ». La cuisine espagnole semble être parmi ses plats favoris. Après avoir goûté un chili con carne, qu'il a mis réchauffer en notre honneur, en plus d'une salade, de fruits et de café chaud, nous admettons volontiers qu'il a raison.

Une des choses qui m'a le plus intéressée dans la maison de George Nader ce sont les draperies qui ornent la vaste fenêtre de son « living-room », d'où le coup d'oeil est magnifique. Il faut expliquer que cette tanière de célibataire se trouve située au faîte des collines de Hollywood. Les draperies encadrant ce splendide tableau naturel ont tout de suite attiré mon attention par une harmonie de teintes à laquelle je ne reste jamais insensible. Il nous en raconte l'origine. et nous apprenons que ces couleurs exquises de verts, bleus et rouges, dont la texture elle-même comprend un travail fort délicat, lui viennent de Suède.

« Je voyageais en Europe », nous apprend-il, « à bord d'un avion scandinave, lorsque je fus frappé par la beauté des draperies entourant les petites fenêtres. Répondant à ma demande, l'hôtesse m'apprit et leur origine et l'endroit où je pouvais me les procurer, à Stockholm. Dès mon arrivée dans cette ville, je me

En haut, GEORGE NADER, accoudé à la fenêtre de sa garçonnière, sourit à l'avenir. — En bas, le même contemple le magnifique panorama qui s'étend jusqu'à Hollywood Hills.

George Nader

rendis à la manufacture et en achetai tout un assortiment... Un jour, j'espère pouvoir employer ce qu'il m'en reste pour couvrir un divan et un fauteuil ».

A l'encontre de trop de jeunes vedettes, vivant seuls, Nader vit frugalement et avec bon sens. De temps en temps, nous avoue-t-il, il se fait un cadeau pour sa maison — ordinairement, lorsqu'il vient de terminer un film. Ce qui se trouve être comme une espèce de mémento de chacun de ses rôles. Par exemple, après avoir fait *Six Bridges to Cross*, avec Tony Curtis, George s'est acheté un piano. Comme souvenir de *Lady Godiva of Coventry*, qu'il fit avec Maureen O'Hara, il se procura un phonographe. Après son prochain film, il a l'intention de se faire don d'une tondeuse électrique pour le gazon.

Jusqu'à ce qu'il puisse se payer le luxe de tableaux de réelle valeur, il se contente de bonnes reproductions. Il en possède plusieurs douzaines qu'il se plaît à changer de pièce, de temps à autre, histoire de varier l'atmosphère.

Sa chambre à coucher est actuellement aussi son bureau où il répond aux lettres de ses « fans ». Ses compagnons habituels sont ses deux chats : Susan et Sam. Sam aime à se percher sur son épaule lorsqu'il écrit.

Bien que natif de la Californie, George Nader a fait ses débuts cinématographiques à Munich, en Allemagne, avec Anne Baxter, dans *Carnival Story*, puis en Inde, avec Ursula Thiess, où il fit *Monsoon*. Il tourna aussi un film suédois, *Memory of Love*.

Enfin, dès son retour à Hollywood, il fut sous contrat à Universal-International, où il débuta par *Shadow Valley*.

Comme nous allons prendre congé, il nous avoue qu'il a bien l'intention avant trop longtemps, de chercher la compagne qui embellirait son home et sa vie. Cependant, l'exemple n'est guère encourageant. « Mais, je finirai bien par trouver celle qui me conviendra. J'espère qu'elle sera patiente, indulgente, autant qu'intelligente. Il m'arrive souvent, le soir, lorsque je suis seul, de songer à tout cela. Le mariage n'est pas un simple contrat de cinéma, comme beaucoup trop semblent le croire, à voir ce qui se passe... »

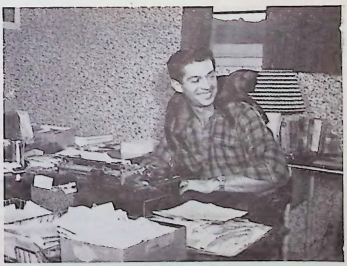
Nous l'écoutons énoncer son rêve... puis quelqu'un demande : « George, quelle est, selon vous, la recette « mutuelle » pour réussir un mariage ?

« Je me le demande... de la bonne volonté... ? de la loyauté... ? pas trop d'égoïsme... ? l'acceptation de ses responsabilités... ? de l'amour... ? un grand sens de l'humour ?... Et ce ne doit être que le commencement...

Pour lui comme pour les autres... elle viendra... celle qu'il attend...

Le jeune acteur passe de paisibles soirées à son piano. Il est très fier des tentures qu'il a choisies au cours de son récent voyage en Suède.

Les samedis sont consacrés aux travaux de jardinage. — Le chat Sam est le plus fidèle compagnon de ce laborieux solitaire.



GERARD PHILIPE dans le rôle de Julien Sorel, le héros de Stendhal.

Une grande oeuvre du cinéma français :

LE ROUGE et LE NOIR

Le nouveau film de Claude Autant-Lara : *Le Rouge et le Noir* vient de sortir à Paris, et apparaît déjà comme l'une des oeuvres marquantes de la Production Française actuelle.

La critique parisienne est unanime à vanter la qualité de ce film dans lequel on retrouve les qualités artistiques et dramatiques de l'auteur du *Diable au corps* et du *Blé en Herbe*.

Réalisé en Eastmancolor et pour écran panoramique, d'un métrage équivalent à peu près au double d'un film ordinaire, *le Rouge et le Noir* représente un effort considérable du Cinéma Français, en même temps qu'une réussite exceptionnelle tant sur le plan artistique que spectaculaire.

Il y avait douze ans que Claude Autant-Lara envisageait de porter à l'écran le roman de Stendhal. Il avait demandé alors à Jean Aurenche et Pierre Bost, qui furent les scénaristes de presque tous ses films, de travailler avec lui à l'adaptation du roman. Les événements devaient retarder la réalisation de ce projet. Mais il était de ceux qui tenaient le plus à coeur au metteur en scène. La coopération de *Franco-London Film* et de *Documento-Film* (Rome) lui permit enfin de mettre à exécution son ambitieux dessein.

C'est aussi, avec *le Rouge et le Noir*, la première fois que Claude Autant-Lara tourne un film en couleurs. Il expliquait, au moment du tournage, son souci d'éviter les décors bariolés, pour ne pas disperser l'attention du spectateur. La réalisation en couleurs d'un drame pose des problèmes tout particuliers. Il ne s'agit pas alors seulement de composer un spectacle, mais de maintenir avant tout, l'intensité émotionnelle du drame. Autant-Lara a su jouer en maître des possibilités nouvelles que lui offrait ainsi la couleur, effaçant parfois ses fonds, sous des tons neutres pour garder toute leur valeur au jeu des personnages, ou au contraire, comme dans l'admirable scène du bal, composant des tableaux d'une richesse véritablement picturale...

L'interprétation est digne du film. Gérard Philipe qui incarna, à l'écran et sur la scène, tant de personnages romantiques, était le Julien Sorel idéal. Il s'est surpassé dans son rôle, tour à tour ambitieux, narquois, hypocrite, révolté, amoureux, toujours sensible et d'une élégance, d'une distinction parfaites. Les deux rôles féminins sont tenus par Danielle Darrieux et Antonella Lualdi. La première n'a jamais été plus belle, ni plus émouvante. La seconde sera la révélation du film, par l'intelligence avec laquelle elle a composé son personnage de jeune aristocrate.

Le sujet : le roman de Stendhal, dont s'inspire ce film est l'un des plus célèbre de la littérature française. Il a été traduit dans toutes les langues, et si l'intrigue se déroule vers 1830, les sentiments qui la déterminent sont éternels. Le héros, Julien Sorel, est un jeune homme de modeste naissance : « Mon crime », dira-t-il à ses juges, « c'est d'être né dans une classe inférieure et surtout d'avoir voulu en sortir ».

Précepteur des enfants de Mme de Rénal, il s'éprend de celle-ci, mais cette intrigue ne peut durer. Julien se rend à Paris pour être le secrétaire du marquis de la Mole. Là encore, on lui fait sentir les limites de sa condition. Julien ne l'admet pas ; par vengeance autant que par amour, il courtise la fille du marquis. Celle-ci, Mathilde, devient amoureuse de lui et la famille est contrainte à envisager le mariage.

Mais cette victoire se retourne contre lui. Aux demandes de renseignements

du marquis, Mme de Rénal répond en accablant le précepteur de ses enfants. Julien, furieux, va retrouver Mme de Rénal et la blesse d'un coup de pistolet. Aux Assises, Julien sera condamné à mort. Avant de mourir, il se réconcilie avec Mathilde.

A propos du film *Le Rouge et le Noir*, André Maurois écrit : « Je suis toujours un peu inquiet lorsqu'on transpose pour l'écran, un roman que j'admire avec passion. L'ayant beaucoup lu, j'ai formé mes propres images des personnages et des lieux. La confrontation est redoutable. En outre le romancier a un style que j'aime. Dans quelle mesure la version filmée pourra-t-elle le préserver ?

Disons tout de suite que *Le Rouge et le Noir* d'Autant-Lara, sans être exactement le roman de Stendhal, est le *meilleur film* possible sur ce sujet. L'intelligence du metteur en scène, la nature même de Gérard Philipe (un Julien Sorel fait sur mesures), le cynisme élégant de Jean Mercure rassurent le stendhalien et souvent l'enchantent.

Les scènes d'amour étaient impossibles à égaler. L'amour, à l'écran garde toujours un air de convention. Comment rendre la manière décente, le mélange de pudeur, de sensualité soudain découverte et de noblesse intime qui est, dans Stendhal, l'attitude de Mme de Rénal au moment où elle se laisse séduire par Julien ? Comment faire accepter en quelques minutes, par un spectateur, la froideur de Mathilde, puis sa passion ? Dans le roman, les longues préparations, puis les petites phrases sèches, disent tout. Autant-Lara a fait de son mieux et ce mieux est très bon.

La preuve en est l'intérêt porté au film par le public qui n'est pas, lui, composé de stendhaliens Il voit une belle histoire, bien contée, bien jouée. Il trouve Danielle Darrieux charmante (et elle l'est) sans se demander si l'héroïne lui ressemblait. Comment une actrice pourrait-elle coïncider à la fois avec les images, toutes différentes, qu'attendent les lecteurs innombrables de Stendhal ?

Elle est une Mme de Rénal, et vraisemblable.

Les Stendhaliens ne peuvent que se réjouir. Le film a été fait avec respect et il procure au roman des lecteurs nouveaux. Qu'il ait un juste succès prouve que les passions vraies ne changent guère ».

Ci-dessous de haut en bas : On s'affronte âprement sous des apparences de bavardages mondains. — Insensiblement, Julien s'est mis à aimer Mathilde. Il n'hésite plus à lui avouer son amour.

Ci-dessous de haut en bas : M. de Rénal reçoit la lettre anonyme qui lui dévoile la ruine de son ménage. — Madame de Rénal et Julien aimaient à prolonger la soirée au jardin...

RADIO et TÉLÉVISION

Matinée populaire du samedi sur les ondes de CKAC

par PAUL GELINAS

Depuis quelques mois maintenant, les radiophiles favorisent de plus en plus la longueur de 730 au cadran, le samedi matin, pour y entendre deux émissions qui ont reçu un accueil enthousiaste d'auditeurs et d'auditrices par toute la province.

Les membres du personnel régulier du poste de *La Presse* ont maintes fois prouvé, dans le passé, que leurs talents étaient nombreux et variés. Les deux programmes de la matinée du samedi, qu'on entend régulièrement, maintenant, le premier à 9 h. 05 et le second une heure plus tard, confirment une autre fois cette affirmation.

"Entrée libre".

L'équipe des « speakers » de CKAC réalise la première de ces deux présentations d'une heure, le samedi. Sous le titre assez fantaisiste « Entrée libre », les annonceurs du poste donnent libre cours à leur imagination et à leur sens de l'humour pour offrir une heure des plus amusantes au cours de laquelle les chroniques variées et la musique populaire ont la place d'honneur.

Qu'il soit dit cependant que les chroniques mentionnées à la ligne précédente n'ont rien du sérieux des bulletins d'information ou des commentaires sur l'actualité. « Entrée libre » met l'accent sur la comédie et sur la musique entraînante. On n'a sûrement pas le temps de s'ennuyer en écoutant ce feu roulant de blagues, de mots d'esprit et de reparties à brûle-pourpoint.

En vedette à la populaire émission, on entend de façon régulière, les annonceurs Roger Lebel, Michel Noël et Louis Bélanger, de même que le comédien et bruiteur bien connu Marcel Giguère.

Les pièces musicales de ce programme sont choisies parmi les refrains les plus en vogue et les grandes nouveautés du disque français. Les chroniques amusantes qui sont les plus populaires, chaque semaine, sont, entre autres, les versions françaises « libres » des grands succès américains, les annonces commerciales « à la blague », les mots d'esprit de nos enfants précoces et la rubrique « Télévision sans images ».

Les bleus et le cafard n'ont pas leur place au cours de cette heure radiophonique bien vivante qui commence la fin de semaine avec le sourire.

"Nous quatre".

Les membres du Service de la Réalisation de CKAC paraissent en vedette dans la deuxième présentation du samedi matin, le programme : « Nous quatre », diffusé de 10 h. 05 à 11 heures.

Pour les fervents mélomanes, cette émission offre un choix varié de musique pour tous les goûts. Les réalisateurs se partagent l'heure du programme en périodes d'environ 15 minutes pour chacun et font entendre leur choix personnel de musique populaire ou semi-classique. L'équipe des réalisateurs de CKAC comprend cinq membres mais quatre seulement sont présentés à tour de rôle, chaque semaine,

[*Lire la suite page 33*]

MARCEL GIGUERE met ses talents variés à la disposition des annonceurs de CKAC pour le programme, *Entrée libre*.

GEORGES FRANCON, réalisateur de CKAC faisant partie de l'équipe régulière de l'émission, *Nous quatre*.

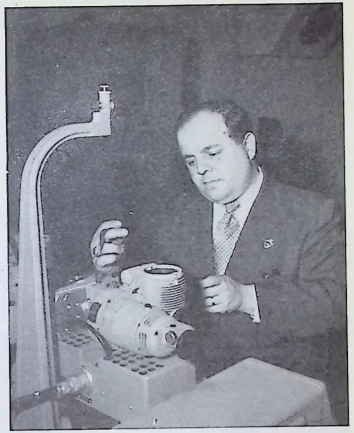
LOUIS BELANGER, chef des annonceurs de CKAC, présente l'amusante émission hebdomadaire, *Entrée libre*.

Le cinéma chez soi grâce à la télévision

En plus de présenter un choix d'émissions de tous genres, allant du pur divertissement au télé-théâtre ou au concert sérieux, la télévision offre aux téléspectateurs l'avantage du cinéma chez soi.

Depuis les débuts de la télévision, soit depuis deux ans et demi, le poste CBFT à Montréal a projeté près de 350 films de long métrage dont plusieurs furent également montrés en reprise. Au cours de 1954 seulement, 230 films de long métrage ont été inscrits à l'horaire. L'imposante liste que représentent tous ces titres réunis est beaucoup trop longue pour être ici reproduite. Cette liste se compose en majorité de films français, mais elle comprend également plusieurs pellicules italiennes, espagnoles, anglaises, suédoises, finlandaises et autres, doublées en français, et constitue en quelque sorte un vivant reflet de la production cinématographique internationale.

Parmi ces nombreux films, plusieurs sont devenus des « classiques » du cinéma, et il suffit de mentionner quelques titres pour évoquer aussitôt dans la mémoire de ceux qui les ont vus d'inoubliables images. On n'a qu'à songer, par exemple, à *la Belle et la Bête*, à *l'Eternel Retour*, à *Orphée*, trois films de Jean Cocteau ; à *Regain* ou à *la Femme du Boulanger*, deux chefs-d'oeuvre signés Pagnol, ou encore aux *Visiteurs du soir* et aux *Sortilèges*, autres sommets du cinéma français. En outre, CBFT a montré, en première canadienne et parfois américaine, plusieurs films français ou étrangers à succès international : *le Renne blanc*, *Bienvenue M. Marshall*, *les Tueurs de Madrid*, *le Comédien*, *Scandale aux Champs-Elysées*, *le Titan* (version française), Paris 1900, et quelques autres.



M. JEAN-PAUL LE PAILLEUR, *directeur du Service du film de Radio-Canada, à Montréal, est photographié ici devant le téléciné, un appareil servant à projeter les films sur votre écran de télévision.*

Quant aux films de court métrage, documentaires ou autres, vus à CBFT depuis l'origine du poste, leur nombre s'élève déjà à plusieurs milliers.

Radio-Canada, on peut le constater, s'efforce d'offrir à son public les meilleurs films dont elle peut disposer dans les veines dramatique, fantaisiste, comique ou documentaire. Les téléspectateurs doivent comprendre qu'un film ne peut plaire également à tout le monde. C'est pourquoi, à l'horaire, un film dramatique suivra le plus souvent un film comique. Il importe, avant tout, d'intéresser et de toucher tous les publics, même le plus difficile.

[*Lire la suite page 33*]

Voici l'une des lumineuses images du *Renne blanc*, magnifique film finlandais projeté en première canadienne, sur l'écran de CBFT.

Ci-dessus, JOSE FERRER et HELEN TRAUBEL dansent un "Turkey trot" : *Leg of Mutton*. — Ci-dessous, JANE POWELL et VIC DAMONE chantant la célèbre romance de Sigmund Romberg : *Sweethearts*.

UN FILM À CHANSONS :

"Deep in my Heart"

La vie et les mélodies de Sigmund Romberg nous sont présentées à l'écran avec *Deep in My Heart*. La distribution de ce film musical comprend quelques-uns des plus grands noms du cinéma américain et de l'opéra.

C'est Jose Ferrer — l'inoubliable Toulouse-Lautrec de *Moulin Rouge* — qui personnifie le populaire compositeur, Sigmund Romberg.

Helen Traubel, l'une des chanteuses les mieux connues du *Metropolitan Opera*, fait ses débuts à l'écran dans le rôle d'Anna Mueller.

Merle Oberon, qui a incarné l'Impératrice Joséphine dans *Désirée*, est revenue à Hollywood, après une absence de cinq ans. Elle se nomme cette fois, Dorothy Donnelly, l'une des plus fidèles collaboratrices du musicien.

Walter Pidgeon est J. J. Schubert tandis que Paul Henreid fait revivre la sympathique figure de Florenz Ziegfeld, l'homme de toutes les audaces et de tous les déboires.

Quant à la femme de Romberg, Lilian, elle est jouée par Doe Avedon, une jeune que nous avons admirée dans *The High and The Mighty*.

La gracieuse danseuse Toumanova rappelle la fameuse Gaby Deslys qui brisa bien des coeurs, et vida bien des bourses, au début du siècle.

Parmi les autres artistes populaires qui font partie de la distribution, mentionnons : Rosemary Clooney, Jane Powell, Vic Damone, Ann Miller, Cyd Charisse, Howard Keel, Tony Martin, Gene Kelly et son frère Fred, pour la première fois réunis à l'écran.

Jose Ferrer interprète six mélodies de Romberg, dont *When I Grow too Old to Dream*, et il danse *Leg of Mutton*, un *Turkey trot* à la mode de 1920, avec Helen Traubel. Bien entendu, cette célèbre interprète des opéras de Wagner chante à plusieurs reprises, au cours du film.

One Alone est chantée par Cyd Charisse et James Mitchell ; *Lover Come Back to Me* par Tony Martin et Joan Weldon.

Ces quelques notes donnent une idée, malheureusement fort incomplète, du régal musical offert au public dans cette biographie filmée de Sigmund Romberg. Mais peut-on raconter des mélodies ? . . .

Pittoresque.

C'est sur le toit du Canada que les prises de vues ont été tournées pour le film *Far Country*. C'est en effet sur les étendues glacées du sud de l'Arctique, dans les plaines glaciales de la Columbia, à l'entrée de l'Athabaska, que se sont rendus James Stewart, Ruth Roman et Corinne Calvet, heureux du spectacle grandiose qui s'offrait à leurs yeux, et emmitouflés jusqu'aux yeux, pour se protéger contre le froid.

DEBORAH KERR donne une leçon de danse à Melanie. Celle-ci doit être bien sage : n'est-ce pas la Fête des Mères ?

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Confusion.

Marlene Dietrich, une des vedettes américaines ayant le plus voyagé, et rencontré le plus de célébrités intéressantes, déclare qu'elle ne peut se rappeler de paroles plus à propos que celles de l'écrivain américain Ernest Hemingway : « Ne confondez jamais le mouvement avec l'action »...

•

Succès montant.

Marlon Brando a reçu des éloges si nombreux et si flatteurs pour ses deux derniers films, notamment *Désirée* dans lequel il représentait l'Empereur Napoléon, qu'on lui offrira le principal rôle dans *The Gun*, un film épisodique de l'invasion espagnole, par Napoléon. Les prises de vues se feraient toutes dans ce pays où les paysages sont magnifiques et les crépuscules tels qu'on ne les oublie jamais.

•

Nouveau contrat.

Liliane Montevecchi, la jolie danseuse aux grands yeux rêveurs des ballets de Roland Petit, de Paris, vient d'être engagée pour le second rôle féminin dans *Gaby*. La jolie Italienne-Française que nous verrons dans *The Glass Slipper* et *Moonfleet*, jouera aux côtés de Leslie Caron.

Ici et là.

Doris Day, qui vient de terminer *Love Me or Leave Me*, m'annonce qu'il est grand temps qu'elle fasse un voyage de repos. Elle part avec son mari, Marty Melcher, pour des vacances de trois mois outre-mer. Anticipant l'avenir, Jose Ferrer, à qui sa femme, Rosemary Clooney, vient de faire cadeau d'un fils, Miguel Jose, vient d'enrôler celui-ci à son Alma Mater, Princeton. C'est là que Ferrer, James Stewart et Josh Logan se sont lancés dans leur carrière théâtrale.

•

Ceux qui durent.

Parmi les mariages qui durent, à Hollywood, il faut ajouter celui de Charles Boyer et de sa femme Pat, qui viennent de célébrer leur 21e anniversaire, Jack Benny, Robert Burns, Bob Hope, Ronald Colman, etc, sont de cette catégorie. Elle dépasse, d'ailleurs, et fort heureusement l'autre catégorie de ceux qui ne peuvent persévérer — dans le combat.

•

Chanteur.

Les « fans » de Rock Hudson (ils sont innombrables) apprendront avec plaisir que ce dernier chantera dans son prochain film *Captain Lightfoot*.

MARLON BRANDO a connu un si grand succès dans son incarnation de Napoléon, qu'il jouera le même rôle dans *The Gun*, un épisode de la guerre d'Espagne.

MARLENE DIETRICH, l'une des vedettes américaines, qui a eu une des plus longues carrières, est une admiratrice du romancier Ernest Hemingway.

Nouvelles de partout.

Mack Sennett revient à l'écran, avec ses fameuses « bathing beauties » et ses « policemen », dans le prochain film de Abbott et Costello. Deux acteurs qu'il convient de féliciter, car leurs comédies furent toujours à l'unisson de la censure et les enfants purent toujours y être admis. Edmond O'Brien dont on a apprécié la superbe interprétation dans *The Barefoot Comtessa* sera partenaire de Jack Webb dans *Pete Kelly's Blues* — Un acteur que l'on remarquera dans *The Unsacred Shrine*, film dont plusieurs scènes seront tournées à la grotte de Lourdes, France, sera Neville Brand, détenteur d'une récompense académique du cinéma anglais, et qui tiendra le rôle du jeune docteur, dans ce film. Van Heflin et Maureen O'Hara seront les étoiles.

•

Lanza dans un nouveau film.

Voilà une bonne nouvelle pour les nombreux admirateurs de Mario Lanza. Cet homme au gosier d'or a réussi à perdre une cinquantaine de livres. Il est actuellement à Palm Springs où il travaille avec les producers de *Sérénade*. Dans cette comédie musicale, un des grands numéros sera le duo rarement chanté de *Othello*, lorsque ce dernier, de retour du champ de bataille, accuse Desdemone d'infidélité. Espérons que ce film sera le point de départ de nombreux succès pour Lanza.

•

Campagnard.

Je suis un campagnard, me dit James Dean que je rencontre à Warner Brothers. Il n'y a que quelques années que j'ai quitté notre ferme de l'Indiana, pour devenir acteur. Après son grand succès dans la pièce théâtrale : *The Immoralist*, qui lui valut la récompense David Blum, comme l'acteur le plus prometteur de l'année, il fut repéré par Warner Brothers où on le verra dans *East of Eden*. Son ambition est de jouer *Hamlet*.

•

Potinage universel.

Hollywood est, de tous les endroits où l'on s'occupe trop de la vie privée des autres, celui par excellence où l'on scrute à travers les murs de tous les ménages afin d'y découvrir un semblant de scandale ou de mésentente. Dick Powell, ennuyé par toutes sortes de rumeurs non fondées déclare qu'il est sur le point de payer une annonce aux journaux afin d'assurer tout le monde que tout va bien sous le toit des Powell. Et il ajoute : « Je ne suis sûrement pas prêt à accepter que rien ne vienne troubler la quiétude dont je jouis avec ma femme, June Allyson, et pour une raison : « Où trouve-t-on, actuellement, les bonnes femmes de cette sorte ? »... De son côté, June déclarait un jour à une journaliste : « Ce sont les ménages normaux qui ont des discussions, les autres sont ceux qui se boudent à coeur d'année, parce que l'un ou l'autre ne souffre pas qu'on ne soit pas de son avis ou que l'on ait une opinion personnelle. Voilà matière à divorce... »

•

Expression...

Bob Hope, ayant entendu chanter Line Renaud, à Paris, lorsqu'il filmait une représentation de TV, avec Maurice Chevalier, fit un enregistrement de chant avec cette artiste. Le résultat : l'engagement de Line Renaud au Waldorf Astoria de New-York, où elle chante en anglais et en français. C'est la plus merveilleuse chanteuse de genre que je connaisse, dit Hope avec enthousiasme. Et elle possède des yeux magnifiques et une chevelure d'un blond cendré qui vous fait rêver !...

Ci-dessus, DAN DAILY, que l'on a vu récemment dans la comédie musicale : *There's No Business Like Show Business*. — Ci-dessous, MARIO LANZA revient à l'écran dans *Serenade*. Heureuse nouvelle pour ses admirateurs !

Chance.

Alan Ladd raconte qu'il croit en l'efficacité de quelque charme ou amulette pour attirer la bonne chance. C'est pourquoi il vient de prêter au nouveau venu, Perry Lopez, le même porte-manuscrit qui servit de couverture à son premier scénario et qui semble lui avoir prêté bonheur. Lopez est l'étoile de *I Died a Thousand Times*. Avec un titre comme celui-là, il pourrait bien faire usage de deux amulettes.

•

Ce qui fait vivre.

On ne vit pas plus de souvenirs que d'eau fraîche... C'est bien ce que pense aussi Joan Crawford, la brillante doyenne des actrices, dont l'éclat et la popularité font encore pâlir les nouvelles recrues. Joan nous annonce qu'elle désire vendre sa maison. Oui, le home qui a abrité toutes ses lunes de miel, car elle l'habite depuis son premier mari, Douglas Fairbanks, fils. Dans cette résidence aux vastes pièces, et à deux étages, elle a hébergé un grand nombre d'invités, au cours des magnifiques réceptions qu'elle y a données. « Certes, j'y laisserai de beaux souvenirs, des rappels de toutes sortes ; mais maintenant que les enfants sont partis pour leurs études, je m'y sens seule, et il arrive trop souvent que je m'y ennuie ». Joan désire construire un gîte à l'allure moderne, avec un « living-room » et salle à manger combinés, de 75 pieds, dont l'avant serait des fenêtres, et l'arrière des placards et armoires. Au fond du jardin, la piscine, et aussitôt après, un autre édifice de quatre chambres à coucher, pour les enfants, lorsqu'ils sont de retour de leurs écoles. Ce rêve n'est guère plus extravagant que celui des familles ordinaires.

•

Opération opportune.

Voici la réplique que fit Richard Todd au canard imprimé stipulant que « plus qu'un océan et un continent séparaient actuellement lui-même et sa femme Kitty » : « je suis prêt à opérer chirurgicalement, avec ma botte, quiconque, à l'avenir, s'autorisera de quelque assertion que ce soit, concernant ma vie privée ».

•

Original.

Voulez-vous un nom qui sorte de l'ordinaire pour votre caniche ? Vous pourriez prendre exemple sur Gisèle MacKenzie qui a nommé le sien Wolfgang Ven Bagel... Pauvre chien !...

•

CLAUDE FARRELL :

« J'attache une importance toute particulière aux soins des yeux. C'est ce que nous avons de plus précieux, et c'est aussi ce que nous fatiguons le plus. Ma recette ? Ne jamais lire dans un endroit où la lumière est insuffisante ; veillez à ce qu'elle vienne plutôt de gauche. Pour les yeux, le vert est une couleur adoucissante par excellence. Chaque matin, je livre les miens à un petit exercice. Je choisis trois points : l'un à mon extrême-droite, l'autre en face de moi, et le troisième à mon extrême-gauche. Tour à tour, et rapidement, je les regarde fixement et répète plusieurs fois le manège. Ceci rend le regard plus vif et brillant, efface le cerne provoqué par une mauvaise nuit ».

En haut, la charmante DORIS DAY, vedette de *Love Me or Leave Me*. — En bas, MARTA TOREN, une actrice suédoise, qui n'a pas connu les éclatants succès de ses compatriotes : GRETA GARBO et INGRID BERGMAN.

Mai, mois des fleurs et des jardins . . .

MYRIAM BRU.

Le joli mois de mai parfumé de muguet et de primevères ne vous incite-t-il pas à orner vos fenêtres et vos chambres de jardinières fleuries, joie des yeux et du coeur ? Assurez-leur toujours une température égale. Placez-les le plus près possible de la fenêtre à cause de la lumière. Donnez-leur de l'eau sans oublier que toutes les plantes à racines se trempent, deux fois par semaine au moins. Laissez-les respirer en lavant les feuilles avec une petite éponge mouillée une fois par mois. Nourrissez-les de bonne terre, jusqu'à quatre lignes du bord du pot. Enfin, apprenez à les soigner en taillant le bord des feuilles jaunies selon leur forme.

RENEE SAINT-CYR.

L'approche de l'été vous fait déjà songer à rouvrir votre maison de campagne, délaissée pendant tout l'hiver. Vous craignez d'y sentir, à la première visite, cette odeur de renfermé, de moisi, que prennent les maisons inhabitées. Mélangez donc, en parties égales de l'essence de thym et de l'essence de lavande. Mettez quelques gouttes de ce mélange dans l'eau employée au nettoyage des placards, boiseries et autres objets. Laissez sécher sans essuyer. Votre maison sentira bon le printemps. Et si vous manquez de vases pour la garnir de fleurs, achetez quelques poteries poreuses très ordinaires. Enfin, si la cheminée de marbre blanc a jauni, frottez-la avec du sel fondu dans du vinaigre ou du jus de citron et faites briller ensuite avec un peu de pétrole.

VIVIANE ROMANCE.

Rien de comparable aux travaux de jardinage pour conserver la souplesse des mouvements et la finesse de la taille. Seulement, il faut pour cela s'acquitter avec précision et correction de chacun des gestes que ce travail impose, parce qu'il est un véritable exercice de culture physique. Quand vous devez vous agenouiller pour planter des fleurs ou pour arracher des mauvaises herbes, vous tenir le dos droit et écarter les jambes juste assez pour vous maintenir en équilibre. Ratisser est excellent pour les épaules, les genoux et les chevilles. Faire un pas en avant, plier légèrement les genoux et ne pas incliner les épaules : cela vous ferait un dos rond. Bêcher est un exercice qui affermit les jambes. Se tenir la tête droite. Prendre la bêche par le bout du manche, appuyer avec un pied pour enfoncer dans la terre, changeant de pied de temps à autre. Transporter des pelletées de terre est bénéficiable aux bras et aux jambes. Ne pas se servir seulement de ses bras : les genoux et les jambes doivent travailler aussi. Rouler la tondeuse peut aider à se tenir droite, mais pas si l'effort vient uniquement des épaules. La poitrine, les hanches et les jambes doivent également faire leur part.

Ci-contre, de haut en bas : FRANÇOIS PERIER et MARIE DAEMS achètent les premières fleurs de la saison aux marchands ambulants des boulevards parisiens. — La roseraie de Viviane Romance, en son domaine de la Source, lui offre ses couleurs et ses parfums.

LA FIANCÉE DU RÊVE

Notre roman d'amour par DRAHCA

"Mon pauvre enfant, si tu savais comme tu me désoles... Pourquoi refuses-tu d'épouser Brigitte ? Sa famille est prête à t'accueillir ; elle et toi vous avez l'un pour l'autre une affection qui date de longtemps... Enfin, tu le sais, ce mariage me comblerait d'aise, moi qui, depuis vingt ans, remplace auprès de toi ma pauvre soeur, trop tôt disparue. Je n'arrive pas à te comprendre.

Mademoiselle de Givry avait un air si parfaitement désolé que son neveu vint à elle, et lui prit affectueusement la main.

— Je vous en prie, tantine, ne soyez pas fâchée. J'ai, comme vous le dites, une grande affection pour Brigitte, mais, véritablement, je ne puis songer à l'épouser. Oui, je sais ce que vous allez me dire : elle a toutes les qualités souhaitables. Je ne le conteste pas. Mais, nous avons des goûts si différents... Brigitte adore le monde, le mouvement... Elle est d'une élégance dont je reconnais le charme mais que je trouve excessive. Les hommages, les adulations, les fêtes, lui sont nécessaires... Moi, j'aime le calme et la solitude : je suis un sauvage, ne l'oubliez pas.

« Peut-être suis-je un égoïste, mais si je me marie, je désire avoir ma femme pour moi seul... ou presque. Je vis à Paris parce que ma situation d'avocat m'y condamne, mais je préférerais de beaucoup la campagne. J'ai l'âme d'un homme de la terre... Par exemple, je serais ravi d'habiter tout le long de l'année, votre propriété des Beaumettes, là-bas sur les flancs du Ventoux. Y voyez-vous Brigitte, avec ses robes de bon faiseur et ses cheveux si savamment coiffés ?

Cette fois, Mlle de Givry se mit à rire :

— Non, évidemment... dit-elle. Tu es désarmant... Pourtant, je persiste à croire que Brigitte et toi vous convenez parfaitement. Les défauts que tu lui reproches sont très superficiels ; le fond chez elle est excellent, et je suis persuadée qu'elle t'aime. Que ne peut-on changer en soi lorsque l'amour s'en mêle ? Après tout, tu n'es pas destiné à vivre à la campagne.

— Non, mais les vacances approchent et, avec votre permission, ma tante, j'irais volontiers passer deux mois chez vous.

— La permission, tu l'as toujours, Gilbert, mais parles-tu sérieusement ? Avec toi, on ne sait jamais... Brigitte et ta soeur espéraient que tu irais, avec elles, en Bretagne chez les Vermadec où elles sont invitées. Si tu les lâches, elles seront déçues.

Le jeune homme avait eu un geste d'effroi :

— Miséricorde !... s'écria-t-il comiquement, aller chez les Vermadec... Une société de snobs, s'il en fût jamais... Rien ne m'effraie davantage... Que Brigitte et Denise ne comptent pas sur moi, ma tante. Je fuirai jusqu'au mont Ventoux.

— A ton aise... fit, en haussant les épaules, Mlle de Givry. Au fond, moi je ne m'en plaindrai pas.

Elle ajouta, à demi-voix :

— Pourvu que tu me présentes pas quelque jour, un petit sauvageon comme future nièce... D'un garçon original comme toi, je m'attends à tout. Et dire que Brigitte...

Gentiment, câlinement, Gilbert vint embrasser Mlle de Givry. Il savait qu'elle résistait mal à ces preuves de tendresse, et que sa mauvaise humeur alors se dissipait :

— Ne parlons plus de Brigitte, tantine, voulez-vous ? Elle sera toujours pour moi une très chère amie, et la meilleure des camarades. Mais pour ma femme... je tâcherai de trouver autre chose...

L'excellente vieille demoiselle soupira, en dépit des câlineries de son neveu. Depuis bien longtemps, elle avait bâti tout un roman autour de celui qu'elle avait élevé, qu'elle aimait comme son propre enfant, et de la jeune fille dont la mère était sa plus ancienne amie. Elle s'était imaginée que ce projet ne rencontrerait aucun obstacle et que Gilbert l'adopterait avec joie.

Mais celui-ci, de caractère à la fois sérieux et inconstant, paraissait, au contraire, bien peu disposé à entrer dans ces vues.

Pourtant, elle conservait la certitude que Brigitte, sous ses allures de jeune fille très mondaine et, peut-être, trop apprêtée, dissimulait des qualités sérieuses, propres à en faire une épouse tendre et une mère dévouée.

Mais que faire, qu'espérer encore, puisque chez Gilbert, l'amour n'avait pas germé ?

Le « mas » des Beaumettes, propriété de Mlle de Givry, situé sur les derniers contreforts du Mont-Ventoux, dominait la plaine du Comtat.

La maison était vaste, très simple, surmontée d'un toit plat, fait de tuiles dont le soleil avait pâli la teinte vive.

Des cyprès et des chênes l'entouraient, et la vue, de ses fenêtres, était superbe. Le village le plus proche se trouvait à deux kilomètres et, seules, quelques maisons de paysans, isolées dans les collines, l'avoisinaient.

Gilbert de Talard se plaisait dans cette région qu'il aimait parcourir en de longues promenades, soit seul, soit en compagnie d'un camarade connu lors de ses séjours d'enfant aux Beaumettes, lequel camarade n'avait pas quitté le pays.

Toutes ces terres accidentées dont les coteaux s'élevaient en gradins successifs, pour se transformer, plus loin, en de véritables montagnes, offraient des paysages d'une beauté surprenante, et des sites d'une solitude absolue.

Un de ces sites que l'on appelait *Lou Casteü Negro*, c'est-à-dire le Château-Noir, plaisait particulièrement à Gilbert. Quelques jours après son arrivée, il décida d'aller le revoir.

C'était, surplombant un vallon où courait un ruisseau qu'alimentait une cascade, un éboulis de rocs au sommet desquels se voyait une sorte de tour ronde aux pierres noircies par le temps, tour en ruines, jadis habitée, et, depuis longtemps, abandonnée.

Les rochers, la source, la cascade, le vallon verdoyant et la tour romantique, constituaient un ensemble curieux dont Gilbert avait gardé le vivace souvenir.

La montée était assez abrupte pour arriver jusqu'au vallon situé à une certaine altitude. Mal entraîné aux ascensions, Gilbert, arrivé au bord du ruisseau, s'arrêta, essoufflé.

— Je n'ai décidément pas le pied montagnard... dit-il à son ami qui l'avait accompagné. Reposons-nous ici, un moment ; nous grimperons ensuite

à Casteü-Negro. Pauvre « château » vraiment que ces murs délabrés, et château bien inhabitable, à présent.

— Détrompe-toi... dit Jean Garcin. Voilà plusieurs mois que des gens étrangers à notre région sont venus s'y loger. Par quelle suite de circonstances ces gens qui parlent entre eux une langue inconnue et dont l'aspect est fort exotique, ont-ils échoué dans nos solitudes ? Je serais incapable de le dire. On parle de grand seigneur chassé de ses domaines par une rivalité de famille, spolié du fait d'un parent ambitieux... que sais-je encore ?... En réalité, personne ne connaît tout à fait leur histoire.

— Sont-ils nombreux ?

— Non. Deux vieillards, une très jeune fille, et deux serviteurs, également d'âge, et « fidèles au malheur ».

Jean avait dit ces derniers mots avec un peu d'emphase. Gilbert se mit à rire :

— Bah !... dit-il, quelques gitans autour desquels l'imagination populaire a bâti une belle légende. Tes princes doivent être des tresseurs de corbeilles, et tes princesses, des diseuses de bonne aventure.

— C'est très possible, reconnut de bonne grâce Garcin. Je n'ai vu moi-même aucun de ces individus. Il faut ta présence aux Beaumettes, tu le sais, Gilbert, pour que je m'aventure jusqu'ici... Mais, écoute donc... Qu'est-ce que ce son de pipeau que j'entends ? Y a-t-il des pâtres musiciens dans la colline ?

Gilbert écouta. Les sons grêles d'une flûte rustique auxquels se mêlaient des bruits cristallins de clochettes, parvenaient jusqu'aux deux amis.

Dans ce paysage sylvestre, cette harmonie inattendue mettait un charme nouveau.

Soudain, plus inattendu encore, un groupe qui achevait de composer le plus bucolique des tableaux, apparut aux yeux des jeunes gens.

Bondissant sur les rocs entassés, des chèvres descendaient du sommet au ruisseau ; aussi légère, aussi agile qu'elles, une jeune fille, presque une enfant encore, les suivait.

Son bras, par un geste semblable à celui des statues antiques, portait à ses lèvres une petite flûte de roseau. Il y avait en elle, dans la ligne pure du corps vêtu d'une souple tunique, dans la blancheur du teint, dans les boucles brunes des cheveux flottant librement sur ses épaules, une beauté si surprenante, quelque chose de si frais, de si jeune, que Gilbert et Jean en demeurèrent stupéfaits et ravis.

La fillette jouant de la flûte champêtre, les chèvres dispersées sur les rocs, le décor plein d'étrangeté, formaient une vision exquise qui se gravait ineffaçablement dans la mémoire de Gilbert.

— C'est exquis... murmura-t-il d'abord. Quelle délicieuse créature...

Puis il se tourna vers son ami :

— Est-ce là la jeune habitante du Casteü-Negro ?

Jean Garcin, moins sensible que son compagnon au côté artistique de l'incident, répondit paisiblement :

— Sans doute. Nous allons d'ailleurs bien voir si elle remonte vers la ruine.

La jeune fille ne soupçonnait pas encore la présence des deux jeunes gens assis au fond du vallon et que des rochers lui masquaient. En arrivant auprès d'eux, une des chèvres fit un brusque écart.

La « chevrière » étonnée, chercha alors ce qui avait provoqué l'effroi de la petite bête. Elle vit Gilbert et son camarade : ceux-ci se levant, s'avançaient vers elle.

Son étonnement parut plus grand encore de voir des inconnus dans ce vallon où jamais elle ne rencontrait personne. Elle s'arrêta.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle... dit, très doucement, Gilbert.

De grands yeux noirs, d'une forme admirable, allongés, en amande, le fixèrent :

— Peur... dit-elle d'une voix limpide et au timbre chantant. Peur ? Pourquoi aurais-je peur ?

Gilbert s'était amouraché de Djemila, cette jeune beauté sauvage au sourire candide, à l'élégance naturelle, au teint de lait...

Son sourire était d'une telle candeur, sa confiance paraissait si grande, que Gilbert se sentit, devant cette enfant naturelle et simple, plus déconcertanée qu'il ne l'aurait été devant une personne altière.

Il ne put que balbutier :

— Mais... notre présence ici... votre surprise...

Un rire clair, exquis, fusa. Elle regarda les deux jeunes hommes, puis, comme ses chèvres reprenaient, d'elles-mêmes, la route du sommet, elle rapprocha de ses lèvres la flûte de roseau.

Les sons grêles, de nouveau, troublèrent le silence, et, suivant son troupeau indocile, la jeune fille, à travers les rocs éboulés, s'éloigna.

•

Gilbert avait vingt-sept ans. Elevé par sa tante maternelle restée célibataire, il avait été trop choyé pour n'avoir pas conservé des exigences d'enfant gâté. Son père remarié, et une fille étant née de ce second mariage, avait par un sentiment de déférence peut-être imprudent, laissé à sa belle-soeur la direction entière de son fils.

Les études de Gilbert n'avaient pas souffert de cette direction un peu trop indulgente de sa tante. Il était, à vingt-sept ans, un avocat dont l'avenir pouvait être brillant. De plus, la fortune importante héritée de sa mère, le mettait à même, et de choisir les causes qu'il aurait à défendre, et de trouver dans la vie toutes les facilités qu'il pourrait désirer.

Pour son mariage, aussi, cette fortune lui permettrait de ne pas s'inquiéter de la question d'argent.

. . . . . .

Le désir de revoir la jeune fille aux chèvres, décidément hantait Gilbert.

Qui était-elle ? D'où tenait-elle cette grâce exquise, cette élégance innée, qui, sous ses vêtements si simples, ressortaient avec plus de force encore ?

La gracieuse apparition se reformait sans cesse sous les paupières closes de Gilbert.

Peu de jours après cette première rencontre, il voulut retourner au Château-Noir.

Cette fois, il était décidé à monter jusqu'à la vieille tour. Que ferait-il lorsqu'il serait parvenu à son but ? Comment se présenterait-il aux hôtes de la ruine ? Comment surtout, serait-il accueilli par eux ?

Tout cela, il ne se le demandait même pas.

Il partit ce jour-là, seul, bien décidé à retrouver la jeune fille aux chèvres.

Depuis une heure, maintenant, il avait quitté les Beaumettes : la Tour se voyait toute proche.

A travers les roches éboulées, il n'avait plus que quelques mètres à franchir, mais le chemin dans lequel il s'était engagé était particulièrement difficile ; les pierres, plus lisses, n'offraient que peu de places où le pied puisse se poser.

Sur la dernière roche, Gilbert glissa...

Il put se raccrocher à des ronces, éviter une chute brutale, mais le pied serré à faux entre les pierres, devint aussitôt douloureux.

A grand-peine, il le dégagea. Quand il voulut le poser de nouveau sur le sol, il ressentit une souffrance aiguë. Il ne put retenir un cri :

— Aïe... Qu'ai-je donc ?

Quelqu'un avait dû voir sa chute car, presque aussitôt, il entendit, venant de la plate-forme rocheuse, une voix s'exclamer :

— Oh ! Vous avez mal... Attendez.

Levant la tête, Gilbert entrevit la silhouette de la jeune fille qu'il voulait retrouver. Il comprit qu'elle s'éloignait. Pourtant, elle avait dit d'attendre... Il attendit. L'eût-il voulu, d'ailleurs, qu'il n'aurait pu quitter la roche sur laquelle il se maintenait péniblement, son pied blessé n'étant pas capable de le soutenir.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées quand Gilbert vit venir à lui, se déplaçant aisément à travers les rochers, un homme de haute taille et qui paraissait doué d'une force herculéenne.

Arrivé auprès du jeune homme, et s'étant rendu compte de l'impossibilité où était celui-ci de marcher, il se baissa et, sans effort apparent, souleva Gilbert dans ses bras.

Avec la même aisance que s'il n'eût pas été ainsi chargé, il gravit les dernières roches au-dessus desquelles se tenait la jeune fille.

Celle-ci lui dit quelques mots dans une langue dont Gilbert ne put discerner l'origine. Elle devait donner un ordre car l'homme, un serviteur suivant toute apparence, inclina la tête et, suivant la jeune fille, alla vers le Château-Noir.

— Avez-vous très mal ?... demanda-t-elle alors se retournant vers Gilbert.

— Pas trop... répondit-il, bien que sa cheville enflée le fît atrocement souffrir. Mais, où me conduisez-vous, Mademoiselle ?

— Chez nous... Il faut vous soigner, n'est-ce pas ?

Le serviteur entrait dans la tour dont la porte vermoulue était grande ouverte. Malgré le trouble causé en lui par sa souffrance, Gilbert ressentit un étonnement extrême de se voir déposer sur une sorte de divan que des fourrures splendides et des tapis de prix constituaient.

Du fond de la pièce, une voix se fit entendre ; dans la langue inconnue, quelqu'un devait questionner ; la jeune fille répondit brièvement. Un homme, ensuite, s'avança.

Il pouvait avoir environ soixante ans ; de haute taille, lui aussi, mais de silhouette mince et d'une rare distinction, il avait un visage aux traits d'une remarquable régularité.

S'approchant de Gilbert, il déclara dans un français parfaitement correct :

— Monsieur, soyez le bienvenu dans la demeure du prince Tchadzé. Ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour vous, pour vous soulager, sera fait.

Gilbert fut véritablement impressionné par la noblesse avec laquelle ces paroles avaient été prononcées, et par la suprême aisance que son hôte apportait à le recevoir dans ce logis délabré.

D'un geste, il remercia, puis ajouta :

— Monsieur, je ne sais comment m'excuser du dérangement dont je suis cause. Je me nomme Gilbert de Talard, et j'habite le mas des Beaumettes ; il sera facile que, de là, on vienne me chercher. Je me vois obligé de vous demander de bien vouloir y faire connaître mon accident... accident qui n'aura pas eu de suites trop pénibles, grâce à... Mademoiselle...

— Ma petite-fille, Princesse Djemila Tchadzé... acheva le maître du logis.

Le grand serviteur, pendant cette conversation, avait découvert la cheville de Gilbert, massé la partie douloureuse, l'avait bandée. Un soulagement très grand venait au jeune homme.

— Vous êtes mieux ?... demanda encore Djemila.

— Beaucoup mieux. Grâce à ces soins, je serai très vite guéri. Puis-je espérer que votre serviteur pourra, sans tarder, prévenir aux Beaumettes ? Je ne veux pas vous importuner trop longtemps.

— Importuner... Pourquoi ?... C'est si simple... dit-elle de sa voix chantante et avec son sourire d'enfant.

Le grand-père de Djemila avait donné au serviteur les indications nécessaires et Gilbert lui remit un billet destiné au fermier des Beaumettes.

L'homme partit. Gilbert calcula qu'il faudrait environ deux heures pour que la voiture demandée pût arriver jusqu'à la tour.

Avec sa courtoisie parfaite, le « prince » reprenait :

— Monsieur, nous allons vous laisser un moment ; vous avez besoin de repos. Etendez-vous sur ce divan. Venez, Djemila.

Gilbert ne protesta pas. Il devinait que cet homme de si grande allure ne devait pas avoir coutume que l'on discutât ses décisions. D'ailleurs, malgré les soins reçus, il ressentait dans la cheville de cruels élancements, et un peu de fièvre l'agitait.

Resté seul, il se prit à examiner la pièce dans laquelle il se trouvait. Elle ne devait représenter qu'un quart,

approximativement, de la superficie totale de la tour, que des murs de brique divisaient en plusieurs parties.

Un extraordinaire mélange de misère et de luxe, s'offrait aux yeux du jeune homme. Les murs auxquels manquaient des pierres, les solives noircies, le sol fait de terre battue, la porte disloquée, la cheminée enfumée, une table boiteuse, des chaises dépareillées... et puis ce divan somptueux, ces tapis, ces fourrures, et, accrochées aux pierres disjointes, quelques armes d'un travail sans pareil : fusils damasquinés, poignards au manche incrusté d'or... Gilbert se demandait s'il rêvait... Prince Tchadzé... Prince Tchadzé. Il ne réalisait pas de quelle origine pouvait être ce nom, et la langue dont il avait entendu les accents tantôt chantants et tantôt gutturaux, ne lui avait rappelé aucune de celles en usage en Europe. Une immense curiosité que sa fièvre attisait, lui venait de savoir qui étaient exactement ses hôtes.

La somnolence, peu à peu, le gagnait.

Il en fut tiré par des bruits de voix. Le fermier des Beaumettes arrivait avec son rustique attelage et allait le ramener.

II

Ce fut du fait de cet accident que Gilbert entra en rapports renouvelés avec les hôtes du Château-Noir.

Sa blessure, sur l'heure douloureuse, n'eut que des suites brèves. Trois jours après son retour chez sa tante, Gilbert commençait à marcher, et une semaine ne s'était pas écoulée quand, par un chemin moins direct mais moins accidenté que celui du vallon, il put aller remercier le prince.

Les jours suivants, il rencontra dans la campagne, Djemila conduisant ses chèvres: Bientôt, il sut les endroits où elle se rendait le plus fréquemment.

Il sut aussi par Djemila et par le prince lui-même bien qu'il fût peu communicatif, par Jean Garcin aussi qui, afin de lui complaire avait interviewé son notaire d'Avignon, négociateur de la vente de Casteü-Negro, l'histoire du prince Tchadzé.

. . . . . .

Le prince Tchadzé était un grand seigneur tcherkesse.

Habitant des versants du Caucase, à cheval sur l'Europe et l'Asie, ayant ainsi vécu dans un isolement farouche, le peuple tcherkesse était encore, de nos jours, constitué très féodalement.

Les « princes », la caste la plus haute, résidant dans des châteaux, véritables nids d'aigle, très loin dans la montagne étaient, dans leurs immenses domaines, de véritables souverains dont l'autorité était sans bornes sur les habitants de leur fief.

Cependant, des rivalités de voisinage ou de clans, trop souvent troublaient leur existence et, telles des « vendetta » corses, se perpétuaient à travers les générations.

C'est ainsi qu'une vieille querelle divisait deux branches collatérales de la famille Tchadzé, une des plus puissantes du pays.

Après des périodes d'accalmie et de lutte, un drame, deux ans plus tôt, s'était produit.

A la faveur d'une surprise, soutenu par des chefs mécontents et des soldats révoltés, le chef de la branche cadette avait envahi le château du prince, tandis que celui-ci se trouvait absent. Le fils aîné et sa femme, présents dans la demeure, étaient morts au cours de l'attaque ; le second fils avait pu s'échapper, et Djemila, enfant de quatorze ans à peine, fille du fils aîné, héritière directe, emportée par une voie secrète grâce à sa vieille nourrice, Aïadé, et au mari de celle-ci, le robuste Nikol.

Le château envahi, les fidèles du prince massacrés ou dispersés, le nouveau maître reconnu, il n'avait plus été possible au véritable chef de la famille dont la vie était condamnée s'il était pris, de lutter. Rassemblant les bagages du campement qui le suivaient lorsqu'il s'éloignait de chez lui, il avait quitté son pays.

Rejoint par les serviteurs et la petite fille, ignorant tout du sort de son fils cadet, il avait gagné la côte et s'était embarqué sur le premier bateau de passage.

Ainsi le hasard l'avait conduit à Marseille.

Bien qu'il parlât parfaitement le français, ainsi que plusieurs autres langues, le prince s'était alors trouvé désemparé. Il ne voulait pas vivre dans une ville, mais dans une solitude qui lui rappelât son indépendance passée.

Il disposait de peu d'argent, refusant de sacrifier les bijoux et les objets de valeur qu'il avait pu emporter avec lui. Il chercha à acquérir une propriété modeste où il serait possible de passer les jours d'adversité.

Abusant de son ignorance du pays, quelqu'un à qui il avait confié son désir, lui fit acheter, sans le lui faire voir, le Casteü-Negro.

C'était bien là, la solitude, et le nid d'aigle rêvé. Quelques champs, quelques animaux pouvant faciliter la vie matérielle... quelques chèvres, constituèrent le nouveau domaine du prince Tchadzé.

Avec le fatalisme de sa race, lui et la princesse sa femme, celle-ci accoutumée à une vie inactive et luxueuse ne s'occupait de rien, — s'accommodèrent de cette demeure rustique et de cette nouvelle existence. La pensée du prince restait d'ailleurs tendue vers l'espérance d'un revirement de for-

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, renforcir la vue, débarrasser lunettes, timidité, tabac, alcool, rhumatisme, réussir, etc. Envoyer 10¢

D. EVANS
Boîte 141. Station G, Montréal.

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

A VENDRE

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 **1250, rue Villeray, Montréal**

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des **Produits Persans** 8258 rue DROLET (0. Montréal

Pilules Persanes

tune que son fils, resté là-bas, ne pourrait manquer de préparer.

Quant à Djemila, elle était à un âge où l'adaptation à toutes choses est facile, et tout en conservant une fierté très grande d'être l'héritière des princes Tchadzé, fierté qu'entretenaient les égards que les serviteurs lui rendaient elle se prit à vivre sans regret, librement, sainement, aussi heureuse en conduisant ses chèvres dans la campagne provençale qu'elle l'eût été, entourée d'esclaves, dans son palais caucasien.

. . . . . .

Cette histoire passionna Gilbert. Elle lui rendit plus précieuse encore, par ce qu'elle lui conférait d'auréole romanesque, la délicieuse enfant qu'il n'appelait plus, maintenant, que *La Princesse aux Chèvres,* cette enfant ignorante du monde, qui n'avait jamais rien vu d'autre au monde que les solitudes arides du Caucase, et celles, plus verdoyantes, du Comtat Venaissin. Lorsqu'il l'apercevait, la flûte aux lèvres, au milieu de ses chèvres, proche de ce logis semi-princier et semi-paysan, il lui sentait vivre un vrai conte de fées.

III

Gilbert de Talard était véritablement devenu le grand ami de Djemila, et tandis que les chèvres broutaient autour d'eux, il demeurait de longues heures auprès d'elle.

Elle était beaucoup plus cultivée qu'il ne l'avait cru au début. Son instruction comprenant un vaste programme, commencée au temps de la fortune, était continuée par son grand-père.

Bien qu'elle comptât peu pour lui, qu'il lui laissât la plus entière liberté, il tenait cependant à ce que sa petite-fille fût digne du rang qu'elle ne pourrait manquer, croyait-il, de retrouver.

Pour cela même, il eût souhaité que Djemila reçut ailleurs les enseignements qu'il ne pouvait lui donner par ses seuls moyens. Mais, en plus des questions d'argent, pouvait-il envoyer cette enfant, seule, au loin, et l'enfermer dans quelque pension ?

Cela lui semblait impossible.

. . . . . .

La puérilité de Djemila enchantait de plus en plus Gilbert.

Elle n'était certes pas sans défauts, mais, aux yeux du jeune homme, ces défauts la rendaient plus captivante encore.

Il y avait en elle un étrange mélange de candeur, d'égoïsme, d'orgueil, de soumissions... d'exigences. Parfois, dans les yeux noirs si rieurs et si ingénus, une expression dédaigneuse, même cruelle, passait.

Par jeu, Gilbert lui demanda un jour :

— Aimeriez-vous aller dans une ville... une grande ville ?

— Une ville... répéta-t-elle avec sa manière ingénue. Quelle ville ?

— Eh bien... La plus grande de toutes : Paris... par exemple.

— Paris... Comment est-ce, Paris ?

— Très beau... très grand... il y a beaucoup de monde... des concerts, des cinémas... des théâtres...

Pour l'enfant des déserts, plusieurs de ces mots n'évoquaient que des choses bien imprécises. Pourtant, elle battit joyeusement des mains :

— Oh !... j'aimerais... dit-elle. Emmenez-moi.

— Voilà. C'est très facile... répondit en riant Gilbert. Mais, votre grand-père voudra-t-il ? et votre grand-mère ?...

— Oh, grand-mère ne se soucie jamais de ce que je fais. S'il n'y avait pas Aïadé pour s'occuper de moi... Et grand-père, lui, ne songe qu'au moment où nous serons tous revenus dans son palais de Tcherkassie.

— Vous en souvenez-vous, Djemila ?

— Oui. C'était très grand, très beau, plus beau et plus grand que le Château-Noir... dit-elle avec un ton de mépris profond. Il y avait beaucoup de serviteurs et d'esclaves... Mais, qu'importe !... Je suis heureuse ici. Il faudra pourtant m'emmener à Paris, n'est-ce pas ?

Elle était d'une telle naïveté que Gilbert fut ému. Enfant gâté lui-même, il eût trouvé naturel d'accéder au désir de la jeune fille, mais il y avait bien des obstacles à vaincre qu'il ne pouvait soupçonner.

Et, après tout, pourquoi ne pas essayer ?

Quelquefois, revenu aux Beaumettes, Gilbert se prenait à réfléchir. Chaque jour, il se sentait plus conquis par Djemila...

Il avait rêvé de rencontrer une femme dont aucun artifice n'eût encore terni la pureté tant physique que morale. Et voilà que le hasard mettait sur son chemin cette jeune fille de dix-sept ans, ignorante de toutes les roueries, de tous les subterfuges.

Il imaginait, non sans émoi, toutes les inappréciables joies qu'éprouverait celui qui saurait éveiller ses curiosités... faire vibrer son coeur...

Et il se prit à souhaiter d'être, un jour, celui-là.

IV

« Avez-vous des nouvelles de Gilbert, ma tante ? demandait à Mlle de Givry, Denise de Talard. Mon frère est un affreux paresseux qui m'a écrit une fois seulement, en deux mois.

Mlle de Givry eut un geste vague :

— Il ne me gâte guère moi-même. Aux Beaumettes, il doit cependant avoir des loisirs ! Que peut-il bien en faire ? Je dois dire, d'ailleurs, qu'il paraît enchanté de son séjour là-bas. Et toi ? Ce voyage en Bretagne ?

— Très agréable, n'en doutez pas, ma tante. Nous y retrouvions, Brigitte et moi, beaucoup d'amis... Brigitte surtout. Elle a toujours tant de succès... Moi, je vis dans son ombre. Pourtant, elle était moins en train que de coutume. Je crois qu'elle regrettait que Gilbert ne soit pas là.

La jeune fille hésita un instant, puis demanda :

— Ma tante, pourquoi Gilbert a-t-il l'air de fuir Brigitte ? Je croyais qu'ils se marieraient... Ne le désiriez-vous pas vous-même ?

— De quoi se mêlent les petites filles ?... bougonna Mlle de Givry. Je pourrais te répondre que cela ne te regarde pas... mais j'aurai la faiblesse de t'avouer que c'était, en effet, mon désir. Seulement, je n'espère guère le voir se réaliser. Gilbert paraît effrayé par la mondanité de Brigitte, par ses goûts de luxe et d'élégance... Je me demande si la « retraite » actuelle de ton frère aux Beaumettes, est un bien ou un mal ! Accentuera-t-elle ses tendances à la simplicité et à la solitude, ou lui fera-t-elle, par contraste, apprécier l'existence plus raffinée qu'il retrouvera ici ? Mystère.

Un moment, les deux femmes demeurèrent silencieuses, puis Mlle de Givry reprit :

— Au fait, il me vient une idée... Nous voici au début de septembre ; on réclame depuis longtemps ma présence en Provence, tant pour les réparations nécessaires à ma maison d'Avignon, que pour des questions relatives aux Beaumettes. J'ai envie d'aller y faire un tour, et rejoindre Gilbert. Veux-tu que je t'emmène ?

— Ma tante... Quelle bonne idée, et comme c'est gentil à vous... J'irai avec grand plaisir. Mais... et Brigitte ?

Mlle de Givry secoua la tête :

— Brigitte... Cela serait, je crois, maladroit de l'y conduire aussi. Je craindrais que Gilbert ne voie là, de ma part, une manoeuvre trop directe, et qu'il ne soit indisposé contre Brigitte et contre moi. Alors, c'est décidé, nous partons ensemble dans quelques jours ? Tes parents ne feront pas d'objection ?

— Oh, ma tante... Pour aller avec vous...

— Bien ; prépare ta valise.

Spontanément, Denise vint embrasser Mlle de Givry, puis elle prit congé d'elle. Sa « tante » la retint un instant :

— Dis-moi, Denise... dit-elle plus gravement, Brigitte te parle-t-elle souvent de Gilbert, et de quelle manière ?

Denise rougit un peu :

— Mon Dieu, tante, puisque vous me le demandez, je vais être un peu indiscrète... Brigitte, certainement, aime

Gilbert, et elle souffre de sentir que mon frère lui, ne l'aime pas. Ah ! elle sacrifierait beaucoup de choses pour le voir s'attacher à elle.

— Je l'ai toujours pensé... murmura Mlle de Givry. Hélas, nous ne pouvons rien faire, qu'attendre... A bientôt, petite fille.

Bien que Denise lui fût tout à fait étrangère, Mlle de Givry la traitait comme sa véritable nièce. Les excellents rapports qu'elle avait conservés avec M. de Talard, la déférence que celui-ci et sa seconde femme, personne douce et bonne, lui témoignaient, la confiance qui lui avait été faite au sujet de l'éducation de Gilbert, avaient maintenu des liens étroits entre Mlle de Givry et la famille de son ancien beau-frère. Elle s'était attachée à Denise dont le caractère sincère et spontané était, d'autre part, plein de charme.

V

"Je vous en prie, ma tante... insistait Gilbert, ne me refusez pas cela... Vous me donnerez tant de joie... Mlle de Givry était bien loin d'être convaincue. Depuis trois semaines qu'elle était aux Beaumettes, elle avait pourtant subi, de la part de son neveu, plusieurs assauts du même genre.

— Mais, mon pauvre garçon, objecta-t-elle encore, je ne sais pas si tu te rends bien compte... Me demander de recevoir chez moi, à Paris, cette jeune étrangère, de laquelle, après tout, nous ne savons pas grand-chose...

— Comment, ma tante, pas grand-chose... Les renseignements sont certains... Le prince Tchadzé...

— Le prince Tchadzé... interrompit Mlle de Givry, ce nom m'écorche la langue. Quel fâcheux hasard a conduit ces gens-là ici... Nous n'avons rien de commun avec eux, et je déplore que tu sois entré dans leur intimité. Et voilà que tu veux m'y faire entrer aussi... D'ailleurs, si je me pliais à ton caprice, crois-tu que ce prince... Tchadzé... laisserait sa petite-fille s'éloigner de lui ?

— Je le crois. Il désire que Djemila poursuive des études pour lesquelles personne, dans cette région, ne peut la diriger. Si vous alliez, vous-même, lui demander de vous confier sa petite-fille, il ne refuserait pas.

— Tu ne doutes de rien. Aller demander moi-même quelque chose à ce seigneur barbare...

— Je ne doute surtout pas de votre affection pour moi, tantine... ni du désir que vous avez toujours de ne pas me faire de peine. Et vous savez bien que les Tchadzé ne sont point des barbares. Denise a eu, très vite, une sincère amitié pour Djemila... Vous la connaissez aussi.

— Elle est fort séduisante, je l'avoue. Mais je la crois inapte à une éducation française. Elle est, par sa race, par sa formation première, par son milieu, si loin de nous... Et, enfin, mon pauvre enfant, à quoi ton intérêt pour cette petite fille pourra-t-il jamais te mener ?

Gilbert s'approcha de Mlle de Givry, lui prit les mains, les baisa affectueusement, et, d'une voix plus grave, répondit :

— Au bonheur, peut-être, ma tante. L'excellente demoiselle se sentit vaincue :

— Ah ! Gilbert, Gilbert... à quoi vas-tu m'entraîner ? murmura-t-elle. Et je ne puis te résister.

•

Si déplaisante que fût pour elle la perspective de cette démarche et de ses suites possibles, Mlle de Givry ne put se dérober à ce que lui demandait Gilbert. Elle se décida à se rendre auprès du prince Tchadzé.

Gilbert avait fait prévenir le seigneur circassien de la visite de sa tante. Celle-ci était donc attendue lorsqu'elle parvint, en compagnie de son neveu, aux abords de Casteü-Negro.

— Mon pauvre enfant, dit-elle en soupirant, quand elle fut en vue de la tour, quelle corvée tu m'imposes, et quelle fatigue pour une personne aussi peu entraînée que moi aux ascensions, afin de parvenir jusqu'ici... Et pour quelle demande saugrenue... Enfin...

Un nouveau soupir ponctua sa phrase.

— Nous voici arrivés, ma tante... déclara Gilbert. Je crois préférable de vous laisser seule pour votre entretien avec le prince.

— Mais comment vais-je pouvoir converser avec cet étranger ? demanda Mlle de Givry, prise d'une tardive inquiétude.

Gilbert éclata de rire :

— Mais, tantine, le prince Tchadzé est un homme fort policé, je vous l'ai déjà dit, et il parle un français parfait, sinon dénué d'un accent exotique prononcé. Allons... je vous laisse, et je remets ma cause entre vos mains.

Héroïquement, Mlle de Givry s'avança, seule, vers l'entrée du Château-Noir.

Le vieux Nikol, debout sur le seuil, la guettait. Il s'inclina profondément devant elle, et avec le même apparat que si la maison en ruine eût été le palais somptueux des Tchadzé, il l'introduisit dans cette salle à la fois sordide et luxueuse où vivaient maintenant ses maîtres.

Aux gestes du serviteur, Mlle de Givry déduisit qu'elle devait attendre et que le prince allait venir.

Pendant quelques minutes, ses yeux, vite accoutumés à la demi-pénombre, firent le tour de la pièce. Avec un

Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.
Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrrium Dubreuil avec la brochure.
(pour le Canada seulement)

Nom.....
Adresse.....
Ville..... **Prov**.....

étonnement semblable à celui qu'avait ressenti Gilbert la première fois où il avait pénétré dans Casteü-Negro, elle contemplait les fourrures précieuses du divan, les tapis merveilleux étendus sur le sol de terre battue, et, aux murs délabrés, les armes richement damasquinées, enfin, dans un cadre d'or, une icône incrustée de pierres précieuses, devant laquelle brûlait une veilleuse.

Elle n'eut pas le temps, d'ailleurs, de poursuivre son examen. Entre la porte demeurée ouverte et elle-même, une silhouette opaque s'interposait.

— Prince Chalva Tchadzé... se présenta le maître de la maison, en s'avançant vers Mlle de Givry devant laquelle il abaissa sa haute taille.

— Monsieur... dit, très vite, la tante de Gilbert, mon neveu, Gilbert de Talard, a dû vous annoncer ma venue.

Le prince eut un mouvement de tête affirmatif :

— En effet... et je dois vous remercier de l'honneur que vous faites aujourd'hui à ma maison.

La parfaite courtoisie du prince, en même temps que l'emphase qu'il avait mise dans ces mots « ma maison », mots désignant le pauvre Casteü-Negro, firent une certaine impression sur Mlle de Givry et lui donnèrent aussi envie de rire. Plus à son aise, elle reprit :

— Vous avez bien voulu, Monsieur, accueillir parfois chez vous mon neveu. Nous avons eu, ensuite, ma nièce Denise et moi-même, l'occasion de recevoir aux Beaumettes, c'est le nom de ma propriété, votre petite-fille, la princesse Djemila. Ma nièce, s'est prise d'amitié pour elle, et... un projet... qui, je pense ne déplairait pas à votre petite-fille, a été formé entre nous. C'est afin de vous entretenir que je me suis présentée chez vous.

— De quoi s'agit-il, Mademoiselle ?

Mlle de Givry hésita un instant encore. Véritablement, au moment de faire au prince cette proposition à laquelle Gilbert tenait tant, et qui lui inspirait à elle, si peu d'enthousiasme, elle eût voulu reculer et se taire. Mais il n'était plus temps. Il fallait aller jusqu'au bout de sa tâche.

— Voudriez-vous, prince, nous donner le plaisir de garder quelque temps près de nous votre petite-fille ? Nous allons regagner, dans peu de jours, Paris. Nous serions heureux, mes neveux et moi, de l'emmener avec nous. Mon appartement est vaste... Djemila y trouverait toutes ses aises. Mes relations sont nombreuses et, j'ose dire, choisies. La jeune princesse serait accueillie par tous nos amis avec empressement, et pourrait s'initier à une vie sociale que la solitude de Casteü-Negro ne lui permet pas de connaître. J'ajoute que, en compagnie de ma nièce, elle aurait toutes possibilités de compléter son instruction. Est-ce trop vous demander que de vous priver de Djemila ?

Sans un geste, sans que rien indiquât l'accueil qu'il allait réserver à ces propositions, le prince Tchadzé avait écouté Mlle de Givry. Quand elle se tut, il s'inclina de nouveau devant elle :

— Votre demande, Mademoiselle, vient à point pour me décharger d'un souci. Je désire, en effet, que ma petite-fille dont j'ai, depuis mon arrivée ici, essayé de continuer moi-même l'instruction, fasse, avec de meilleurs maîtres, des études sérieuses et variées. La princesse Djemila Tchadzé doit posséder une grande culture et ne rien ignorer de la civilisation européenne. Notre exil ne durera qu'un temps, et ma petite-fille, héritière des droits de son père, mon fils aîné, retrouvera sa fortune et reprendra son rang. Il faut qu'elle soit, en tous points, digne de ce rang, et du mariage qu'elle devra contracter alors, dans notre caste. Je ne voyais pas, jusqu'ici, la possibilité d'envoyer Djemila dans une ville... Votre offre est donc pour moi une chance précieuse et c'est avec joie et reconnaissance que la princesse Djemila acceptera votre hospitalité. Quant aux conditions...

Mlle de Givry l'interrompit vivement :

— De grâce, prince, ne parlons pas conditions. Votre petite-fille sera mon hôte et partagera la vie de ma famille. C'est tout. Pour le programme de ses études, nous nous conformerons autant que possible, à vos instructions.

Le prince n'insista pas :

— Soit, Mademoiselle... dit-il. Plus tard, les princes Tchadzé seront mieux en mesure de reconnaître vos bontés.

— Ainsi, Monsieur, je peux rapporter à mes neveux une réponse favorable ?

Le prince allait répondre lorsqu'une roulade cristalline venue de l'extérieur attira son attention :

— Ma petite-fille vous répondra elle-même, Mademoiselle. Djemila... appela-t-il.

D'un bond léger, la jeune fille entra dans la pièce. Son visage déjà souriant, le devint plus encore lorsqu'elle eut reconnu Mlle de Givry.

— Djemila... reprit le prince en s'adressant à sa petite-fille, voici Mademoiselle de Givry qui sollicite la faveur de vous emmener à Paris. J'y consens. Veuillez remercier Mademoiselle de Givry.

Les joues de la jeune fille avaient rougi de plaisir. Un de ses rêves allait se réaliser.

— Oh !... Quel bonheur... Je suis contente. A Paris... Oh ! merci... s'écria-t-elle avec quelque incohérence.

Elle s'approcha de Mlle de Givry, lui tendit ingénument son visage. La tante de Gilbert déposa un baiser sur le front encadré de boucles en désordre.

— Eh bien, voilà qui est entendu... déclara, en se levant, la visiteuse. Nous partirons dans quelques jours ; Denise vous tiendra au courant, et vous aidera dans vos préparatifs. Merci, prince... ajouta-t-elle, en tendant la main au maître de Casteü-Negro.

Cérémonieusement, celui-ci porta à ses lèvres les doigts de Mlle de Givry, l'accompagna ensuite jusqu'au seuil, s'inclina derechef et, sans plus de remerciements, revint dans la maison.

Djemila, de son côté, avait disparu. A quelque distance de la ruine, Mlle de Givry retrouva son neveu.

— Eh bien ?... demanda anxieusement Gilbert.

— Eh bien, c'est entendu. Nous emmènerons à Paris la perle précieuse. Le Ciel fasse que nous n'ayons pas à le regretter.

— Oh ! tantine, ne gâtez pas ma joie qui est si grande par vos doutes sans raison. Le prince n'a donc fait aucune objection ?

— Aucune. Il m'a dit, bien au contraire, que ma proposition comblait ses voeux et qu'il voulait bien me faire l'honneur de me confier sa petite-fille. Ma parole, ces grands seigneurs en rupture de ban n'ont rien perdu de leur morgue... et Djemila, comme son grand-père, trouve tout naturel que je m'embarrasse de cette petite sauvageonne.

Mlle de Givry était lancée. La hauteur du prince, le peu de gratitude qu'il avait montré devant une offre généreuse, l'avaient froissée.

Pour Gilbert, elle acceptait d'agir d'une façon qui lui déplaisait, et l'inquiétait ; elle eût aimé que le grand-père de Djemila, tout prince qu'il était, appréciât avec quelque reconnaissance l'hospitalité qu'elle allait donner à la jeune fille.

— Oui... grommelait-elle, j'ai « sollicité » l'honneur de recevoir chez moi la jeune personne. Il l'a dit lui-même. Ne trouvez-tu pas tout de même cela un peu fort ?

— C'est un étranger, tantine, il ne donne pas aux mots tout à fait le même sens que vous... plaidait Gilbert. Et puis, que vous importe ?...

— Il m'importe... il m'importe... *l'honneur...* continua à monologuer Mlle de Givry.

Gilbert connaissait bien sa tante, il la savait infiniment bonne, mais assez susceptible. Il laissa passer l'orage.

En arrivant aux Beaumettes, Mlle de Givry avait retrouvé sa bienveillance et son calme habituels.

— Enfin... dit-elle comme conclusion logique de ses récriminations, c'est bien pour toi, Gilbert...

Et comme elle le répétait souvent, et volontiers, elle ajouta :

— Mon pauvre enfant... tu fais de moi tout ce que tu veux !

VI

BRIGITTE souffrait.

Sa mère avait été une amie d'enfance de Mlle de Givry et, par suite, toute jeune, elle avait connu Gilbert de cinq ans son aîné.

Les études du jeune homme, faites à Paris, ne l'avaient guère éloigné d'elle et sauf, pendant quelques séjours à l'étranger que l'un ou l'autre des jeunes gens avaient faits, Gilbert et Brigitte s'étaient rarement perdus de vue.

Lorsque Brigitte eut vingt ans, puis vingt et un, elle reçut, charmante, élégante, riche, de fréquentes demandes en mariage. Beaucoup venaient de jeunes hommes dignes d'être aimés et choisis. Aucun, au grand étonnement de sa famille, ne fut accepté par elle.

Un jour, il fallut bien qu'elle avouât que ses refus obstinés avaient pour cause l'amour ressenti pour Gilbert.

Mais Gilbert l'aimait-il ? Il était avec elle charmant et amical. C'était tout.

C'est alors que Brigitte, pour s'étourdir, d'une part, pour attirer davantage l'attention de Gilbert, d'autre part, participa plus activement qu'elle

* * * ANECDOTES ET PENSEES * * *

• *Qui ne se sent point assez ferme de mémoire ne se doit pas mêler d'être menteur.*

MONTAIGNE.

(Ce sage explique ensuite dans quel embarras se trouve le menteur s'il ne se souvient de ce qu'il a dit à chacun et si, même, les personnes en question viennent à se rencontrer).

•

• *Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi, plus que je ne fais d'elle.*

MONTAIGNE.

ne l'avait fait jusque là, à la vie mondaine que la situation de ses parents et les goûts de sa mère, lui procuraient.

Elle devint d'une élégance extrême, un peu outrée même, fut la jeune fille à la mode et, au lieu d'attirer Gilbert, l'éloigna.

Pourtant, elle était sincère, bonne, tendre, et sur un signe de celui qu'elle aimait, elle eût renoncé à tout ce qui paraissait lui être indispensable.

Bien que Denise de Talard fût sensiblement plus jeune que Brigitte, celle-ci ressentait pour la soeur de Gilbert une grande amitié. Aussi Denise n'avait-elle pas tardé à comprendre les sentiments de son amie pour son frère. Avec tout l'optimisme de ses dix-sept ans, Denise essayait de donner de l'espoir à Brigitte.

Une BIÈRE nouvelle qui répond exactement au goût actuel

Elle est faite pour vous plaire! La "Bière Dorée" de Molson possède toutes les qualités de la bière idéale: plus légère et plus savoureuse, elle n'en conserve pas moins toute la "vigueur" d'une vraie bière. Si vous préférez les bières moins lourdes, la "Bière Dorée" vous plaira sûrement!

BIÈRE GOLDEN *Molson's*

— Ma grande, lui dit-elle un jour, je suis sûre que mon serin de frère finira bien par s'apercevoir qu'il t'aime. Comment ne l'aimerait-il pas ? Tu es si belle, si brillante... Ah ! comme je serai contente ce jour-là ! J'aurais tant de joie à ce que tu deviennes ma belle-soeur...

Brigitte sourit avec un peu de contrainte. Elle doutait que Gilbert pût l'aimer comme elle l'aimait elle-même. Parfois, cependant, elle essayait de partager la confiance de Denise. Cela lui fut possible jusqu'au jour où Djemila vint séjourner à Paris. Alors, elle put constater quel attrait attirait Gilbert vers la jeune étrangère et Brigitte désespéra de son propre bonheur.

— Comment trouves-tu la petite Tcherkesse ? lui demanda justement, peu après l'arrivée de Djemila, la soeur de Gilbert.

— Etrange... répondit Brigitte. Une enfant charmante et étourdie... un petit être capricieux et séduisant par son ignorance même de l'existence à laquelle nous sommes accoutumées.

— Oui... fit, en riant, Denise, toute princesse, qu'elle est, et Dieu sait si elle en est fière malgré sa naïveté, elle n'est encore qu'une sauvageonne. Très instruite déjà, pourtant, d'une façon inégale d'ailleurs, et décousue, si j'ose dire. Elle parle cinq langues, connaît à fond la littérature de divers pays, et l'histoire du sien dans ses moindres détails. En revanche, elle ne sait pas faire une addition, ignore tout ce qui concerne la vie courante. Quant à l'argent... il faut voir comment elle le traite. Ce sera gai pour son mari... Enfin, comme elle ne pourra guère épouser que quelqu'un dans son genre...

— Crois-tu ? demanda pensivement Brigitte.

— Que veux-tu dire ?

— Que le séjour de Djemila à Paris pourrait bien changer le cours de sa destinée. Dans le milieu où nous vivons, où, par conséquent, elle va vivre, ne peut-il se trouver un homme qui s'éprenne d'elle ? Son étrangeté même est un charme puissant... Et qui sait si Gilbert, le premier...

— Gilbert... se récria Denise. Oh ! Brigitte, que vas-tu penser là ? Gilbert considère Djemila comme une enfant. Il est curieux de voir quelle sera l'acclimatation de la jeune Tcherkesse au monde parisien, mais c'est tout. S'é-

prendre de Djemila, lui... quand tu es là, toi, Brigitte, tellement plus digne de lui !

D'un geste affectueux de sœur aînée, Brigitte attira Denise plus près d'elle — tu es très jeune, ma petite Denise, encore confiante, un peu aveugle..., et ton amitié pour moi te fait nier le danger. Mais crois-moi, Gilbert est attiré vers Djemila par autre chose que la curiosité de voir quelle sera sa transformation de petite barbare en jeune fille civilisée. N'est-ce pas lui qui a voulu qu'elle vienne ici ? Et n'est-ce pas encore pour la former au rôle futur qu'il lui destine auprès de lui ?

— Oh ! Brigitte, Brigitte... serait-ce possible ? murmura Denise désolée. Mais non, mais non... Gilbert n'est pas fou, et il faudrait l'être pour préférer...

D'un mouvement, Brigitte imposa silence à son amie, puis, tandis qu'un nouveau geste de la main accompagnait ses paroles, elle lui dit, à demi-voix :

— Tiens... regarde, et dis si je me trompe.

Par la glace sans tain qui séparait la pièce où se trouvaient les jeunes filles du grand salon de Mlle de Givry, elles aperçurent alors Djemila et Gilbert. Ensemble, ils avaient fait une promenade et venaient de rentrer.

La jeune princesse, vêtue d'un manteau clair, ses cheveux bouclés auréolant sa tête nue, souriante et animée, tenait dans ses bras une énorme botte de roses moins fraîches que son visage. Gilbert, debout auprès d'elle, se pencha pour respirer l'arôme des fleurs.

Il dut parler, car Brigitte et Denise virent ses lèvres remuer, mais elles ne pouvaient l'entendre. Il s'était redressé, et son regard admirateur ne quittait pas les yeux de Djemila. Celle-ci eut un rire léger qui parvint aux deux amies. Gilbert, de son bras droit avait entouré les épaules de la jeune fille. D'un mouvement mutin, elle se dégagea, prit dans son bouquet une fleur, la tendit à son adorateur et, d'un pas quelque peu dansant, quitta le salon.

Gilbert la suivit d'un regard extasié, puis il porta, d'un mouvement passionné, la rose à ses lèvres. Ensuite, à son tour, il sortit.

Dans le petit salon, Denise et Brigitte, muettes, avaient suivi la scène d'un regard anxieux. Quand Gilbert se fut éloigné, Brigitte regarda Denise :

— Tu as vu... dit-elle. Crois-tu toujours que je me trompe ?

Denise, d'abord, n'osa protester. Après quelques secondes d'accablement, elle releva la tête :

— Non, non... s'écria-t-elle, je ne veux pas perdre confiance. Gilbert éprouve pour Djemila un engouement passager... C'est possible. Mais quant à envisager un mariage... Allons donc... Brigitte, Brigitte, je t'en supplie, ne désespère pas.

Mais Brigitte, de son même mouvement de grande sœur, caressa la tête de Denise :

— Nous verrons, nous verrons, petite Denise... mais je crains bien...

Elle n'acheva pas sa phrase. En elle, il n'y avait plus d'espérance, et son coeur si lourd, si lourd, lui faisait atrocement mal.

Mais Brigitte avait du cran. Elle ne voulait pas se laisser abattre par son chagrin, elle ne voulait pas jouer les victimes et afficher des airs désenchantés.

Le soir même, elle parut, plus brillante, plus élégante que jamais, à une fête de charité dont Mme Goldo, sa mère, était une des organisatrices.

Et nul, à voir la jeune fille danser avec grâce, prendre part aux conversations les plus animées, n'aurait pu soupçonner qu'elle portait en elle le plus douloureux des désespoirs d'amour.

•

Depuis deux mois, en effet, Djemila vivait dans l'appartement de Mlle de Givry.

Plus facilement que celle-ci ne l'escomptait et qu'elle ne l'eût souhaité, le prince Tchadzé avait donné son consentement au séjour de sa petite-fille à Paris. Sous la réserve que Djemila poursuivrait les études dont il avait indiqué les matières, il l'avait laissée partir volontiers.

Paris, le Paris brillant, avait ébloui Djemila. Petite fille inaccoutumée au bruit et à la foule, elle se prolongea avec extase dans tout ce que la grande ville lui offrait d'insoupçonné.

Heureusement, les leçons qui avaient été organisées pour elle, formaient un frein à cette sorte de vertige. De plus, Denise, par amitié pour Djemila, par intérêt aussi pour Gilbert dont elle devinait le dessein, s'imposait la tâche, souvent difficile, de veiller sur la jeune fille.

Mais, pour celle-ci, les tentations étaient trop fortes. Les magasins aux vitrines luxueuses exerçaient sur elle un dangereux attrait. Au début, Gilbert s'en amusait :

— Qu'avez-vous encore acheté aujourd'hui ? demandait-il, en riant.

Il arrivait qu'on soit obligé de décommander au plus vite les ordres de la jeune fille, mais il était impossible de lui faire comprendre qu'il fallait savoir modérer ses désirs.

— Mais, puisque j'avais envie de cela ? disait-elle. Pourquoi ne l'aurais-je pas acheté ?

— Elle achèterait le « Régent » et les diamants de la couronne... s'ils étaient à vendre... murmurait Mlle de Givry. Cette enfant n'a aucun sens pratique. C'eût été beaucoup lui demander.

Ce n'était pas ses grands-parents, ignorants de la vie bourgeoise française qui auraient pu lui en inculquer les principes. Et l'atavisme de Djemila, ne la prédisposait guère à en acquérir rapidement.

VII

« Alors, la liste de tes invités est bien arrêtée, Denise ? Vous serez quinze pour le Réveillon...

— Oui, ma tante, pour ce Réveillon que vous avez la bonté d'organiser pour nous, et chez vous.

Le rire, resté très jeune, de Mlle de Givry, résonna :

— Mais je me fais grand plaisir à moi-même, en vous recevant... dit-elle. Etre entourée de toute cette fraîche jeunesse... toi, Gilbert, vos amis, Brigitte que j'aime comme une autre nièce... et Djemila.

En prononçant ce dernier nom, Mlle de Givry ne put retenir un soupir.

— Oui, Djemila... reprit-elle. Pourvu que cette étrange créature ne nous réserve pas une de ces surprises dont elle a le secret ? Elle demeure si fantasque... Ma petite Denise, je compte sur toi pour la retenir si quelque fantaisie trop grande passait par sa tête d'oiseau.

— Soyez sûre, ma tante, que je ferai tout mon possible... répondit Denise qui ne voulait pas s'engager. Ne suis-je pas, vous le dites, du moins, son « ange gardien » ?

— Pauvre ange gardien qui a fort à faire... Sais-tu que je suis encore obligée de remplacer la femme de chambre que, à la demande de Gilbert, j'ai placée auprès de Djemila ? La troisième renonce, comme les précédentes... Le désordre de Djemila, ses exigences, sa dureté aussi, paraissent inacceptables aux gens qui la servent. Ma parole... notre « princesse » croit avoir affaire, comme ses ancêtres, à des serfs taillables et corvéables à merci.

— Oh ! ma tante, vous exagérez... dit Denise. Djemila est si jeune, et elle n'est ici que depuis trois mois.

— Si jeune... si jeune... j'entends cela à longueur de journée. Elle aura bientôt dix-huit ans, après tout. Et trois mois de séjour à Paris, parmi des gens qui cherchent, affectueusement, à la mettre au courant de tout ce qu'elle ignore en tant que vie sociale, auraient dû, il me semble, la rendre... mettons plus raisonnable. Au lieu de cela, ce sont, chaque jour, de nouvelles folies...

— Elle est grisée, ma tante, par trop de nouveautés. Gilbert garde toute confiance.

— Et c'est bien là le plus extraordinaire... rétorqua Mlle de Givry. Rien ne le décourage : ni les dépenses inconsidérées de sa petite sauvage, ni

son indiscipline, ni ce qu'il faut appeler, parfois, ses insolences.

— Avec moi, elle est toujours très docile, ma tante.

— Que ne puis-je en dire autant ? Il suffit que moi, je lui donne, non pas un ordre, certes, mais un simple conseil, pour qu'elle se cabre et fasse exactement le contraire de ce que je lui ai indiqué. Il semble vraiment que cette « fleur des solitudes » comme dit poétiquement mon neveu, prenne de nos habitudes françaises précisément ce qu'il y a de pire, et refuse de faire sien ce qu'il y a de mieux. Je n'ai pas la confiance de ton frère dans le perfectionnement de cette enfant.

— Gilbert l'aime, ma tante...

— Tu le crois... mais tu n'en es pas sûre. Je crains que Djemila n'aime véritablement qu'elle-même. Allons, ne parlons plus de ça. J'en aurais hélas, trop à dire, sur ce sujet.

. . . . . .

A Brigitte, Denise exprimait maintenant librement son opinion sur Djemila.

— Ah !... avoua-t-elle, un jour, je crains que Gilbert ne se prépare bien des désillusions. Il s'obstine à compter sur une transformation de sa jeune Tcherkesse. Je l'ai espéré aussi, un moment, mais après trois mois passés avec nous, elle conserve la même impulsivité, la même indépendance de caractère, le même manque absolu de jugement et de mesure... Et je crains surtout que Gilbert passe outre, et un beau jour, Brigitte, comme tu le redoutais, ne veuille épouser Djemila.

La jeune fille ne put dissimuler un sourire mélancolique et désabusé :

— Il y a longtemps que je lui suppose ce projet... dit-elle, mais je ne tenterai rien pour le détourner de Djemila. J'aime assez Gilbert pour souhaiter avant tout, son bonheur. Je redoute seulement, comme toi, que, ce bonheur il ne le trouve pas auprès d'elle.

Jamais, en effet, Brigitte ne se permettait un blâme vis-à-vis de Djemila. Elle était, au contraire, toujours prête à excuser ce que les autres appelaient les extravagances de la princesse. D'ailleurs, elle était persuadée que Djemila, aimait Gilbert. Par son expérience personnelle, elle savait que l'amour peut réformer les caractères et transformer les goûts.

N'avait-elle pas, elle-même, modifié ses allures trop libres, atténué le maquillage dont elle croyait embellir son visage, diminué l'élégance un peu osée de ses toilettes, réduit le nombre de ses sorties ? Elle avait compris que l'outrance qui séduisait certains, déplaisait à Gilbert.

Mais celui-ci s'en apercevait-il ?

Il était trop épris de son étrange princesse. Egoïstement cruel, il parlait de celle-ci à Brigitte, lui vantait la beauté de la jeune Tcherkesse si représentative de cette race à la pureté de traits inconnue.

— N'est-elle pas admirable, ma petite bergère ? lui dit-il un jour de confidences. On lui reproche, je le sais, ses caprices, ses impulsions trop vives, son indocilité... Mais tout cela s'arrangera. Elle a vécu jusqu'à ces derniers temps, sans contrainte d'aucune sorte. On ne pouvait espérer un changement trop brusque. Mais elle est intelligente et fine. N'êtes-vous pas de mon avis, Brigitte ?

— Entièrement, Gilbert... répondit-elle héroïquement. A dix-huit ans, et quand on aime, de quoi ne peut-on se corriger ? Ayez confiance, Gilbert : Djemila deviendra telle que vous le désirez.

— Comme vous êtes bonne, Brigitte... dit-il, ému, et comme vous avez raison. Même chez Denise, je sens un doute. Quant à ma tante, elle ne prédit que des catastrophes. Vous seule, me comprenez.

— Oui... oui... Gilbert... répéta-t-elle. Mais elle le quitta brusquement, afin de lui cacher les larmes qu'elle sentait affluer à ses yeux.

VIII

Par groupes joyeux, les invités de Gilbert et de Denise, arrivaient chez Mlle de Givry.

Trois jeunes ménages, autant de jeunes gens, et de jeunes filles, étaient accueillis avec la meilleure bonne grâce par la maîtresse du logis qui savait se mettre à l'unisson de la gaieté ambiante.

Pourtant, un pli d'inquiétude marquait son front.

— Que peut bien faire Djemila ? dit-elle, tout bas, à Denise. Tout le monde est arrivé. Elle ne paraît pas. Voudrais-tu aller voir ce qui se passe ?

— Je suis déjà allée trois fois jusqu'à sa chambre, ma tante. Elle s'est enfermée, après avoir renvoyé Marie-Jeanne. Elle a refusé de m'ouvrir, me disant : « Je viendrai quand je serai prête ». Sa toilette doit être longue... Elle a fait, dans la journée, des achats mystérieux...

Mlle de Givry eut un hochement de tête plein de réticence :

— Que nous réserve-t-elle ? Je ne suis pas sans crainte...

— Ne vous inquiétez pas sans raison, ma tante. Djemila est en retard, voilà tout. Vous savez bien que pour l'exactitude...

— Oui. C'est encore une notion qui lui manque, comme tant d'autres... Mais Gilbert lui-même, me semble impatient.

— A lui aussi, elle a refusé de rien expliquer. Mais nous pouvons attendre sans ennui, tante.

Malgré les paroles optimistes de Denise, Mlle de Givry restait préoccupée. Décidément, Djemila ne faisait, dans la voie où on essayait de la diriger, aucun progrès. C'était d'un sans-gêne, pour ne pas dire davantage, inimaginable, de faire attendre ainsi les hôtes de la maison.

•

Une demi-heure encore s'écoula ; alors, dans un vacarme produit par des portes ouvertes et refermées sans ménagement, Djemila parut au seuil du salon...

— Enfin... s'exclma Gilbert.

Mais il s'interrompit, médusé.

Comment reconnaître sa bergère aux chèvres, sa Princesse de la montagne, dans cette femme vêtue d'une robe de velours rouge largement décolletée, dont les cheveux étaient relevés en masse épaisse sur le crâne, dont les yeux et la bouche se montraient fardés avec excès !

— Oh !... se dit-il, douloureusement, quel désastre... Où est ma fleur des sommets, si belle avec sa simple tunique et ses boucles flottantes ?

Belle, elle l'était encore, d'une beauté étrange... Les immenses yeux, étonnamment longs, accusaient leur caractère oriental sous les traits du crayon trop noir, et la bouche violemment rougie accentuait la blancheur transparente du teint que, par bonheur aucune poudre ne voilait.

Les épaules découvertes montraient leur ligne admirable, et un lourd collier d'or massif, ciselé suivant une technique antique, seul bijou que sa famille eût confié à Djemila, soulignait la forme élancée du cou.

Ainsi, et bien que maladroitement fardée, elle ressemblait, dans sa robe écarlate et parée de son collier caucasien, à une sorte d'idole splendide, inaccessible, lointaine.

— Oh ! Djemila... gémit Mlle de Givry. Voilà donc la cause de votre retard. Quelle erreur, ma pauvre petite...

Rien ne pouvait être plus maladroit que cette phrase et ce blâme déguisé.

Djemila eut à l'adresse de Mlle de Givry, un regard aigu. Cependant, elle ne répondit rien.

Gilbert s'était rapproché. Malgré sa déception intense, il se sentit violemment ému par l'attrait, plus troublant que jamais, qui émanait de Djemila.

— Ma petite princesse aux chèvres... murmura-t-il. Pourquoi avoir...

Mais Brigitte qui se trouvait auprès de la jeune Tcherkesse, vite l'interrompit :

— Djemila est superbe ainsi, Gilbert, dit-elle. Elle a seulement peut-être un peu trop accentué certains traits... nous arrangerons cela, toutes les deux.

Mais elle est la plus belle de toutes, ici.

Une expression de satisfaction remplaça, dans les yeux de Djemila, le mécontentement qu'y avaient amené la réflexion de Mlle de Givry, et le reproche deviné de Gilbert.

Ce dernier n'insista pas.

La transformation de Djemila le navrait. Cette simplicité, presque biblique, qui faisait le charme essentiel de la jeune Caucasienne, était remplacée, ce soir, par une séduction un peu trouble ; et ce n'était pas sans un violent malaise, que Gilbert voyait les regards trop admiratifs des jeunes hommes présents, se fixer ardemment sur Djemila.

Pendant le souper, Djemila se trouva placée en face de Gilbert. Celui-ci la voyait être nerveusement, contente d'elle et de son succès, aux propos que lui tenait son voisin, jeune homme assez étourdi et que la beauté de la jeune fille impressionnait. Il ne cessait de remplir le verre de Djemila, trouvant plaisant de la voir devenir, d'instant en instant, plus bruyante et plus gaie.

Gilbert s'irritait de ce manège, bien que Brigitte, assise auprès de lui, cherchât à détourner son attention.

Quand les convives se levèrent de table, Djemila paraissait étourdie. Comme les couples se formaient pour danser, Gilbert se dirigea vers elle, mais la jeune fille était déjà entraînée par son voisin.

Ses obligations de maître de maison ne permettaient pas à Gilbert de rester spectateur. Il ne put observer Djemila comme il aurait voulu le faire. Il s'apercevait, pourtant, que celle-ci exagérait la gaieté, et se dirigeait souvent vers le buffet.

Gilbert résolut d'intervenir. L'attitude de René Dalban, le voisin de table de Djemila, l'indisposait aussi. La jeune fille en qui il se plaisait à voir, depuis des mois, sa future épouse, allait-elle devenir un jouet pour ses amis ?

Sa future femme... Gilbert ressentit une angoisse soudaine. Sa future femme, cette créature fantasque dont il fallait bien reconnaître les inquiétants défauts ? Mon Dieu... Ne se trompait-il pas ?

En un éclair, il entrevit l'avenir...

Que serait cet avenir pour des époux venus de milieux si différents et dont l'un s'avérait si manifestement capricieux ? L'avenir... Djemila épouse... Djemila mère... Djemila maîtresse de maison... De quelles déceptions, lui, Gilbert, ne serait-il pas abreuvé ?

Et pourtant, il l'aimait.

Il était prêt à courir les risques... Djemila, au fond, était droite, loyale et bonne. Il arriverait bien à l'amender.

Or, tandis qu'il cherchait de la sorte à se rassurer, l'attention de Gilbert fut attirée de nouveau par l'attitude de la jeune étrangère et de René Dalban.

Audacieusement, et tout en regardant Gilbert de façon provocante, Djemila se penchait vers René, le frôlant de son épaule nue.

— Venez danser encore... dit-elle.

René Dalban entoura de son bras la taille de la jeune fille, l'entraîna.

Par un jeu pervers et cruel, Djemila s'appuyait sur lui plus que ne l'eût exigé la danse, et la simple bonne éducation. Brusquement, René, ainsi agrippé, tandis que tous deux se trouvaient dans un angle éloigné du salon, se pencha sur l'épaule blanche et y appuya ses lèvres.

Nerveusement, Djemila se mit à rire.

Gilbert qui suivait le couple des yeux, se sentit frémir de colère. Djemila loyale... Djemila bonne... Quelle dérision...

La colère emporta Gilbert. En quelques pas, il se trouva auprès des danseurs :

— René... dit-il, cesse de danser. Djemila, je vais vous ramener.

— Me ramener... fit-elle d'un air hautain, je voudrais bien voir... Restez avec moi, René... Dansons.

René Dalban eut un regard gêné vers Gilbert. Non sans confusion, il murmura :

— Pardonne-moi, Gilbert... Je ne puis interrompre ainsi cette danse.

— Soit... dit froidement Gilbert redevenu, au prix de quel effort, maître de soi. Demain, nous nous expliquerons, toi et moi.

Il s'éloigna.

Le visage de Djemila resplendit alors d'une sorte de joie puérile et mauvaise. Sa vanité de petite fille encore à demi civilisée, était flattée de voir deux amis prêts à se déchirer pour elle.

Si récente que fût sa connaissance du monde, elle avait entendu parler de quelques duels fameux, et devant la colère de Gilbert, après avoir écouté ses paroles, elle voyait s'ébaucher toute une tragique aventure dont elle serait l'héroïne et l'enjeu.

Elle n'était encore qu'une enfant, comme le disait dans sa charitable indulgence, Brigitte, mais une enfant aux instincts cruels, tels qu'une race de féodaux à demi asiatiques, et toujours combatifs, lui avait transmis.

Gilbert, bouleversé par cette scène pénible, était revenu au centre du salon où quelques-uns des hôtes de Mlle de Givry groupés en cercle, devisaient gaiement.

Son regard, alors, rencontra le visage de Brigitte, de Brigitte délicieuse, ce soir, dans une robe d'un bleu très doux, robe très simple, ornée d'une fleur plus sombre. Les cheveux, souplement ondulés, roulés sur le cou qu'entourait un mince fil de perles, le visage à peine poudré, les lèvres à peine rougies...

Quel changement en elle... Combien elle avait renoncé à ces outrances de vêtements et de maquillage qui avaient tant déplu à Gilbert... Cette nuit, dans sa sobre toilette, avec son visage si peu fardé, elle paraissait plus jeune, plus naturelle que Djemila.

Tendrement, affectueusement, comme si elle devinait que, à cette heure, il souffrait, ses yeux se posaient sur Gilbert.

Celui-ci se rapprocha, se mêla au groupe, essaya de prendre part à la conversation. Soudain, il entendit, de nouveau, le rire de Djemila.

Non loin de lui, revenue auprès du buffet, elle levait sa coupe. René Dalban avait disparu.

Le jeune homme secoua son abattement et son trouble. Il voulut s'approcher encore, mais Mlle de Givry, consciente des imprudences de la jeune fille, intervenait :

— Djemila, je vous prie de ne pas boire davantage de champagne... dit-elle. Il serait même sage de regagner votre chambre : je vous demande de le faire. Je vous excuserai auprès de nos amis.

Un sourire d'une hautaine ironie parut sur le visage de Djemila. Elle regarda fixement Mlle de Givry, et d'un geste de bravade, porta la coupe à ses lèvres.

— Djemila... Comment osez-vous ?... éclata Gilbert. Vous devez obéir à ma tante.

— Obéir ?...

A la fois insultant et moqueur, un rire secoua Djemila.

— Obéir ?... répéta-t-elle, moi, Djemila Tchadzé...

Gilbert retint à grand-peine un geste de violence. Une fois de plus, Brigitte s'interposa :

— Venez, Djemila... dit-elle, venez vous reposer un moment.

La jeune fille avait achevé, tranquillement, de vider sa coupe. Brigitte la prit par le bras :

— Laissez-moi faire, Gilbert, dit-elle tout bas à celui-ci. Je persuaderai Djemila de ne pas revenir ici... dussé-je rester auprès d'elle jusqu'au matin.

La nuit, d'ailleurs, s'achevait, et les invités de Mlle de Givry commençaient à se retirer.

Djemila que le sommeil gagnait, et sur qui Brigitte veillait ne reparut pas.

IX

Le lendemain matin, Gilbert dont la nuit avait été mauvaise, se préparait à sortir lorsqu'un coup de téléphone lui parvint.

René Dalban lui demandait de le recevoir.

Une demi-heure plus tard, on introduisait le jeune homme auprès de lui.

— Gilbert... dit spontanément René Dalban, je viens te faire mes excuses. J'ai agi, cette nuit, comme un étour-

neau... et comme un mauvais ami. Veux-tu me pardonner et oublier cet incident dont je suis sincèrement désolé ?

Gilbert eut un instant d'hésitation. Son ressentiment envers René était grand, et il lui semblait difficile d'oublier si vite ce qui l'avait si profondément offensé.

Si Djemila ne se fût pas sentie admirée par René, s'il n'avait pas eu envers elle ce geste trop vif, aurait-elle montré la même impertinence, aurait-elle ainsi bravé Mlle de Givry et lui-même ?

Mais, devant l'attitude confuse et repentante de son ami, Gilbert sentit disparaître sa rancune.

— Soit... finit-il par dire. J'essaierai d'oublier... mais tu m'as péniblement blessé. Comment as-tu pu te permettre un tel geste vis-à-vis d'une jeune fille, l'hôte de ma tante, d'une jeune fille à laquelle je suis extrêmement attaché... et que je pensais...

Il s'interrompit brusquement.

René, fort embarrassé et gêné, avait courbé la tête. A l'hésitation qu'il devina chez Gilbert, il la releva :

— Que tu pensais... épouser ?... C'est cela, Gilbert ?

— Oui.

— Le penses-tu toujours ?

Gilbert répondit avec effort :

— Oui.

— Gilbert, reprit René, nous sommes de vieux amis... Permets-moi d'être, sans doute, indiscret. Je te supplie de réfléchir. Certes, elle est infiniment séduisante, et, moi-même j'étais tout près de ressentir son charme. Mais... épouser... engager toute sa vie... Es-tu sûr que tu ne regretteras pas bien vite ?...

— Tais-toi... dit violemment Gilbert, tais-toi. Je l'aime... !

— Mais elle... ajouta encore René. Peux-tu être sûr qu'elle t'aime ?

Gilbert ne répondit pas. Accablé, il s'assit, posa la tête entre ses mains. René, tristement le regarda et, sans plus rien dire, sortit.

Gilbert demeura longtemps dans sa pose de douloureuse réflexion. Autour de lui, la maison, en ce lendemain de fête, était toujours silencieuse. Mlle de Givry, Djemila, Denise, reposaient certainement encore.

Enfin, le jeune homme se leva. Il avait un besoin intense de grand air, de mouvement. Sa tête était lourde, ses artères battaient d'une sorte de fiévreuse angoisse. Son coeur lui paraissait frapper dans sa poitrine des coups désordonnés.

— Je ne déjeunerai pas ici... prévint-il.

Il prit son chapeau, ses gants, gagna l'avenue.

Où allait-il ? Il ne le savait pas. S'étourdir... chasser sa peine... réfléchir... oublier. Ne plus penser à la

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

OFFRE SPECIALE

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT
A VOTRE CHOIX
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	UN AN	
	Canada	*Etats-Unis*
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... **Prov.**.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Djemila décevante qu'il avait connue en ce soir de Réveillon. Retrouver dans sa mémoire l'image de la délicieuse et naïve enfant de Casteü-Negro... Il ne savait pas.

Il s'engagea dans l'avenue qui conduisait au Bois, marcha au hasard devant lui.

X

"Mon pauvre enfant, acceptes-tu enfin de te rendre à l'évidence ? Reconnais-tu l'inaptitude de Djemila à se plier à nos convenances bourgeoises ? demandait Mlle de Givry.

— Hélas, ma tante... Sa conduite de cette nuit ne peut plus me laisser d'illusions. Et je voulais, aujourd'hui même, lui faire part de mon amour... lui demander de me donner sa vie. Je l'aimais tant, ma petite bergère...

— Gilbert, je souffre de ta déception, mais je remercie le ciel de t'avoir éclairé avant que tu aies pris vis-à-vis de Djemila, un engagement décisif. Ainsi, pourrons-nous, plus facilement... nous séparer d'elle.

A ces mots, le jeune homme tressaillit.

— Nous séparer d'elle... Oh ! ma tante, je n'envisageais pas encore cela.

— C'est indispensable, Gilbert. Il me paraît difficile qu'elle et moi continuions à vivre sous le même toit. Oh ! je pardonne volontiers à cette enfant de m'avoir bravée... mais je me déchargerai volontiers de la responsabilité que sa présence me donne. Et, pour toi-même, Gilbert, pour ta guérison... pour que tu oublies « ta princesse », il faut qu'elle s'éloigne au plus tôt.

— J'ai de la peine, ma tante... tant de peine. J'avais cru rencontrer la femme de mes rêves.

Comme lorsqu'il était petit garçon, Gilbert s'était assis aux pieds de sa tante, avait posé sa tête sur les genoux de Mlle de Givry. Celle-ci passa sa main sur le front de son neveu :

— Je souffre aussi pour toi, Gilbert, un rêve brisé c'est très douloureux, je ne l'ignore pas... mais l'avenir t'appartient, mon enfant, l'avenir qui te donnera sa revanche, je l'espère.

— Ma petite Princesse de la Montagne... murmura encore Gilbert, avec un ton d'amer regret.

— Ta Princesse de la montagne n'aura été pour toi, mon enfant, qu'une fiancée idéale, qu'une idole aujourd'hui brisée. Vois-tu, on ne transforme pas, à volonté, un être... et Djemila était trop loin de toi. Avec elle, Gilbert, ta vie eût été tourmentée... Pour elle, le mal que lui a fait notre civilisation, sera, je le crois, superficiel. Revenue au Casteü-Negro, d'abord, plus tard, peut-être dans sa Circassie natale, elle retrouvera le rythme normal de sa vie... celui qui convient à sa nature altière et puérile... fantasque et indocile.

« Crois-moi, Gilbert, la princesse Tchadzé n'avait pas les qualités nécessaires à Madame Gilbert de Talard. N'es-tu pas de mon avis, mon petit ?

Gilbert ne répondit pas. Il baisa la main maternelle qui frôlait son visage. Il ne protesta plus. Il avait dit adieu à son rêve ; sa petite princesse de la Montagne allait le quitter pour jamais.

XI

Il semblait à Gilbert qu'il sortait d'une douloureuse et longue convalescence.

Le printemps arrivait. Depuis bien des semaines, il vivait dans son appartement de garçon, ne le quittant guère qu'aux heures où il devait être présent au Palais.

Il refusait toute sortie, ne voyait plus ses camarades. Seule Denise arrivait à le rencontrer.

Il s'était senti accablé par un chagrin profond lorsqu'il avait dû accepter l'inévitable. Si épris qu'il pût être de la jeune Tcherkesse, il conservait assez de raison pour comprendre qu'un mariage avec elle ferait leur double malheur. L'expérience s'avérait concluante, et Djemila n'était pas faite pour la vie qu'il lui aurait donnée.

Par un tenace effort de volonté, il n'avait plus parlé d'elle ; après le Réveillon, il ne l'avait pas revue. Il savait seulement qu'elle n'était plus à Paris.

Maintenant, son chagrin adouci, il souhaitait savoir ce qui s'était passé.

Or, ce jour-là, il rencontra à l'improviste Brigitte. Il crut pouvoir le lui demander...

— Djemila est retournée au Château-Noir, Gilbert... répondit Brigitte. Votre tante, avec une délicatesse dont vous ne doutez pas, a laissé entendre au prince Tchadzé qu'elle ne pouvait assumer plus longtemps la « tutelle » si je puis dire, de sa petite-fille. Elle lui demandait de lui indiquer s'il préférait qu'elle retournât auprès de lui, ou qu'elle fût mise dans une pension particulièrement bien choisie. Très généreusement, Mlle de Givry offrait d'assumer momentanément tous les frais.

— Qu'a répondu le prince ?

— De façon parfaitement courtoise, il a demandé que Djemila vienne le retrouver. Il paraissait prévoir une fin prochaine de son exil. Un de ses jeunes compatriotes, fidèle à sa cause, serait venu le rejoindre, préoccuser, parrait-il, de nouvelles heureuses et du retour de fortune que le prince attendait. Nous avons cru comprendre... qu'il associait l'avenir de Djemila... à celui de ce jeune émissaire.

— Tout serait donc pour le mieux... dit Gilbert. Et... dites-moi encore... Brigitte : Djemila... a-t-elle eu une pensée pour moi ? M'a-t-elle... réclamé ?

Brigitte hésita à répondre... baissa la tête.

— Je devine... murmura Gilbert. Cette page de sa vie tournée, son âme légère a tout oublié. Je n'existais déjà plus pour elle. Ai-je même jamais existé ?

— Gilbert... dit doucement Brigitte.

Gilbert leva les yeux vers elle. Brigitte le regardait comme, souvent, déjà, elle l'avait fait, avec une immense tendresse, avec une douce pitié.

Une impulsion irrésistible fit se rapprocher d'elle, Gilbert.

— Brigitte, vous me comprenez encore, n'est-ce pas ? Vous m'avez toujours compris...

— Et je vous comprendrai toujours, Gilbert.

Ils étaient seuls dans ce sentier du Bois que de l'avenue où ils s'étaient rencontrés, ils avaient, tout en causant, gagné. Elle tenait la main de Gilbert dans la sienne, comme si elle avait voulu lui transmettre le courage qui ne l'avait pas, elle, abandonnée.

Un lent travail se faisait dans l'esprit de Gilbert, aussi, peut-être, dans son coeur.

L'image de la jeune fille aux chèvres s'estompait, quittait le paysage familier, lui paraissait entourée, à présent, d'un décor de montagnes arides qu'il n'avait jamais contemplées.

Dans le vallon de Vaucluse, c'était un autre visage qui se précisait : le visage de Brigitte, d'une Brigitte douce et simple, d'une Brigitte qu'il pourrait aimer.

Sans cesse, au cours de ses espoirs et de ses déceptions, il l'avait trouvée près de lui, compréhensive et dévouée, prête à s'oublier elle-même pour que lui connût le bonheur.

— Brigitte... dit-il, très lentement, et sa voix hésitait — un peu plus tard... quand rien ne pourra plus vous rappeler là-bas, ma folie... viendrez-vous avec moi, en Provence ?

— Oui, Gilbert... murmura-t-elle.

— Et, Brigitte... après... aurez-vous assez de confiance en moi pour ne plus me quitter... pour partager ma vie ?... J'ai été aveugle, Brigitte... Il faudra beaucoup me pardonner...

Elle releva son visage : ses yeux brillaient d'un immense bonheur.

Gilbert se pencha un peu plus...

Brigitte ne put répondre : Gilbert et elle s'étaient rejoints dans leur premier baiser.

DRAHCA.

Lettres de mon Moulin.

Marcel Pagnol s'est décidé à porter à l'écran *Les Lettres de mon Moulin*. En un mois, il a acheté les droits de la famille Daudet et les prises de vues ont commencé. Au début du film, Daudet a 21 ans et connaît déjà la gloire littéraire. C'est Roger Crouzet qui incarne le héros.

Une nouvelle coiffure pour l'été

Avez-vous des cheveux longs que vous désirez dissimuler afin de vous conformer aux décrets de la mode actuelle ? On encore pour éviter de souffrir de la chaleur durant l'été qui vient ? Voici quelques illustrations qui vous enseigneront le camouflage habile que vous pouvez exécuter. La jeune actrice, Shawn Smith, vous démontre les divers mouvements qu'il vous faudra accomplir pour obtenir un résultat satisfaisant.

Shawn Smith est une nouvelle venue à l'écran. On a pu la voir — et on l'a sûrement remarquée — dans *The Silver Chalice*, un grand film Warner Bros, dont les principaux interprètes sont : Virginia Mayo, Pier Angeli, Jack Palance et Paul Newman.

SHAWN SMITH commence par brosser et démêler son abondante chevelure. Mais ce n'est là que le début...

Ci-dessus, elle relève ses cheveux, et ci-dessous, il ne lui reste plus qu'à admirer le résultat dans la glace.

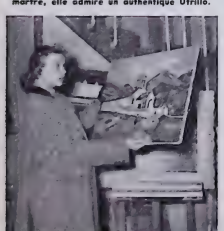
Rendez-vous à Montmartre

avec Dany Robin et le printemps

par JACQUES ROBERT

Garçonnets surpris au travail sous la tonnelle du *Lapin à Gili*. Et par surcroît à la sortie de l'école...

DANY ROBIN choisit un chou à la crème à la pâtisserie Patachou. — Rue Montmartre, elle admire un authentique Utrillo.



DANY ROBIN est une bien jolie fille. Montmartre, un bien joli village de Paris. Et le printemps une bien jolie saison. J'ai joliment de la chance : J'ai vu les trois d'un coup.

Il faut dire que Dany Robin avec sa frimousse rose, ses yeux ciel bleu, son sourire Mimi Pinson rappelle — et appelle — irrésistiblement le printemps.

Il faut dire aussi que le printemps entre toujours à Paris, par Montmartre. C'est forcé : Montmartre, c'est le haut-lieu, c'est la cime de Paris. C'est presque aussi haut que la Tour Eiffel. Il y fait si doux, qu'on y cultive la vigne, et aussi une espèce de bambins particulièrement savoureux appelés « Poulbots ».

Il faut dire aussi que Dany Robin avait quelque chose de très précis à faire à Montmartre : un pèlerinage. C'est à Montmartre qu'elle a tourné son premier film : *Le Destin s'amuse* avec André Claveau.

Dany m'a fait remarquer que sur la Place du Tertre — qui est la Place de la Concorde de Montmartre — on se sentait à la fois au coeur de Paris et très loin de la Capitale. Il est vrai qu'à Montmartre l'impression d'être en vacances m'a toujours pris à la gorge. Ces petites rues tortueuses de village méditerranéen, ces marchands de cartes postales, ces gargottes aux enseignes succulentes, ces demoiselles qui font de la peinture et ces vieux messieurs qui font des belotes, au plein milieu de la rue, ces cloches qui s'élancent des tours de la blanche basilique, et aussi ce silence entre les cloches (sauf le dimanche et les jours fériés) tout cela sent le farniente, les vacances, et la lune de miel.

Quand vous ne débouchez pas sur le Sacré-Coeur, vous tombez sur le panorama. C'est tout petit, Montmartre, c'est cerné par Paris, c'est comme une île battue par la marée montante. Il n'y a que les myopes pour ne pas s'en apercevoir : dans les jardins du Mou-

[*Lire la suite page 33*]

L'un de ces escaliers de Montmartre qui font rêver les peintres, les cinéastes, les jeunes filles en fleurs. Sans compter les humoristes fort nombreux à Montmartre. Esprit d'escalier, es-tu là ?

L'actrice la plus en demande dans les studios de Hollywood

par CECILE LEMIEUX

GRACE KELLY appartient à une famille fortunée de Philadelphie — ville exclusive par excellence — elle est belle, élégante et extrêmement bien douée. Il n'est donc pas exagéré de dire que des fées bienveillantes ont veillé sur son berceau.

L'un de ses oncles, George Kelly, est un auteur dramatique lauréat du Prix Pulitzer, tandis que son oncle Walter Kelly a jadis fait des tournées à travers les Etats-Unis, avec une troupe d'acteurs de vaudeville. Voilà pour l'hérédité. Seulement Grace Kelly a trop de personnalité et d'indépendance pour avoir sollicité leur appui, ni même pour accepter de suivre leurs conseils.

Dès l'âge de onze ans, elle débutait sur une petite scène locale de son quartier et faisait, déjà à cet âge, preuve de beaucoup de présence d'esprit. L'une des actrices ayant oublié son rôle, Grace échappa la bourse qu'elle tenait à la main, de façon à pouvoir se rapprocher tout naturellement de sa compagne afin de lui rafraîchir la mémoire.

Depuis deux ans que Grace Kelly est à Hollywood, elle a joué dans plusieurs grands films et chacun d'eux a connu ou semble promis à une brillante carrière. Elle a eu pour partenaires les meilleurs et les plus populaires acteurs de notre époque : Gary Cooper, Clark Gable, Ray Milland, James Stewart, Bing Crosby, William Holden, Stewart Granger, Cary Grant et Fredric March. Elle a eu l'immense avantage, lorsqu'elle a tourné divers films policiers : *Dial M for Murder, Rear Window, To Catch a Thief*, d'avoir le dynamique Alfred Hitchcock comme directeur. Interrogé au sujet de Grace Kelly, ce vétéran du cinéma a déclaré qu'il n'avait jamais reçu autant de demandes d'entrevues concernant une vedette.

Grace Kelly est plutôt timide ou, si l'on préfère, très réservée, et elle ne demande pas mieux que de laisser quelqu'un d'autre répondre à sa place aux inlassables questions des journalistes désireux de lui consacrer un article. La brièveté de ses réponses très au point déconcerte parfois les curieux. Lorsqu'elle joua dans *High Noon* — l'un de ses premiers films — le réalisateur Fred Zinnemann lui avait recommandé de s'habituer à parler à propos de tout et de rien, afin de se sentir plus à son aise. Mais comme il lui avait donné comme partenaire Gary Cooper, le plus silencieux des hommes, la jeune débutante n'eut pas alors l'occasion de mettre ce sage conseil en pratique...

Rappelons en terminant que les plus récents films tournés par Grace Kelly sont : *The Country Girl*, avec Bing Crosby et William Holden, *To Catch a Thief*, avec Cary Grant ; *The Bridges at Toko-Ri*, avec William Holden, Fredric March et Mickey Rooney, *Green Fire*, avec Stewart Granger et Paul Douglas.

La populaire artiste, GRACE KELLY, photographiée avec MURPHY, son chat favori.

Propos sur la mode au cinéma

Françoise Christophe.

La mode, mais c'est la dictature des couturiers. L'élégance, c'est autre chose. Il arrive quelquefois que l'une et l'autre se rencontrent.

Ce que je voudrais que fût la mode ? Inspirée du style gitan avec de multiples couleurs, des jupes larges qui volent au vent. Ou encore des colliers polynésiens et des bleus des mers du Sud.

Je me rends bien compte que je suis en plein rêve et qu'il serait assez difficile de se promener, vêtue de la sorte, Place de la Concorde. J'aimerais cependant plus de coloris, plus de gaieté. Même pour les hommes qui sont trop enfermés dans les teintes sombres, ou neutres.

Et en dehors de cette mode actuelle, tout mon goût va vers le style Renaissance avec ses tissus lourds et sa surabondance d'éléments décoratifs. Ou plus encore, vers 1850, la robe d'une valse de Strauss, avec son décolleté rond, sa taille serrée : une autre forme du rêve.

Suzanne Flon.

La mode, qui est l'expression de la fantaisie des couturiers, peut très bien ne pas être séduisante. Quelquefois la mode ne me plaît pas. Et pourtant, elle me plaît toujours en ceci qu'elle est un changement.

Rien n'est séduisant, je crois, en matière de mode que l'époque médiévale. Comme on ne peut pas revenir en arrière, je m'en inspire, cependant, pour mes robes du soir. Et pour les robes de ville, je me laisse guider par mon goût du moment.

En tout cas, en choisissant une robe, je pense beaucoup moins à ce qui est à la mode qu'à ce qui me va.

Anouk Aimée.

Je trouve que la mode la plus charmante est celle de 1850, autant pour les hommes que pour les femmes. C'est la mode des Brontë, des *Hauts-de-Hurle-Vent*. Une mode qui atteint le comble de la grâce parce qu'elle moule le corps de la femme sans l'encombrer de paniers et d'ornements inutiles, donc disgracieux.

Et comment définir la mode qui ne dépend que du goût et, encore plus, du caprice des couturiers ?

Personnellement, j'aime beaucoup porter le noir. Et le noir et le blanc. Et le tout blanc. J'aime aussi le vert et le bleu ciel.

Giselle Pascal.

La mode, mais elle n'existe pas en elle-même ! Elle est, pour les femmes, ce que l'on a envie de porter ; pour les couturiers, ce qu'ils ont envie que les femmes portent. On confond quelquefois la mode et la beauté. Mais ce qui est à la mode n'est pas nécessairement beau et, pour ma part, j'essaie de tenir plus à la beauté vraie (celle qui dégage la personnalité) qu'à la mode qui peut être la beauté (apparente) de tout le monde.

Ce qui revient à dire qu'il ne faut pas suivre la mode aveuglément. Il est

VIVIANE ROMANCE, en comtesse de la Motte, une aristocrate du dix-huitième siècle.

MARTINE CAROL dans sa nouvelle et ravissante incarnation de Madame du Barry.

d'ailleurs agréable pour une femme de se fier à son goût.

J'aime le noir par-dessus tout. J'aime qu'une robe ne soit ni trop longue, ni trop courte.

Hélas ! la vie moderne ne permet pas que l'on revienne à des costumes parfaitement féminins comme ceux du Second Empire.

Junie Astor.

J'aime la mode parce que j'aime tout ce qui est nouveau. Si belle soit-elle, une femme qui n'est pas bien habillée (qui ne fait pas attention à la mode) ne peut pas être belle. Mais la mode n'est pas tout. La femme doit savoir choisir, non pas seulement ce qui est à la mode, mais ce qui lui va.

Les couturiers savent ce qu'ils font. Il faut avoir, dans une certaine mesure, confiance en eux. Il ne m'arrive jamais, pour ma part, de choisir une robe en ajoutant (ou en retranchant) tel ou tel détail. Je la prends telle qu'elle est.

Si je m'habillais exactement selon mes goûts, j'adopterais le costume Henri II ou Henri III. (J'ai toujours été un peu amoureuse de la princesse de Clèves). Mais je me résigne : il faut être de son temps. Pour la vie moderne, j'aime les jupes courtes. D'ailleurs ne croyez pas facilement les femmes qui prétendent qu'elles aiment les jupes longues : c'est généralement qu'elles ont de vilaines jambes à cacher.

Hélène Perdrière.

Le rouge me rend nerveuse. J'adore le rouge, mais c'est un fait, je ne peux pas le porter.

Je ne m'habille jamais en noir, sauf quelquefois en velours noir, pour la scène. En tout cas, je veux que le noir soit égayé par une couleur vive : le noir tout seul me rend triste.

J'adore pour mes robes, le bleu, le gris et le jaune. Quant à ma chambre, elle est blanche et j'ai l'impression que cette couleur — qui vient de la lune — est bonne.

Superstition des couleurs, penserez-vous. Non, ces impressions me sont dictées par un sixième sens plus subtil que les autres. Je me conforme ainsi, instinctivement, à une loi de l'harmonie qui est valable pour la plupart des femmes. Si l'on ne peut pas dire d'une façon absolue : « le bleu est favorable et le rouge est défavorable », il est cependant certain que dans neuf cas sur dix, le bleu rend une femme plus agréable à son entourage que le rouge qui la pousse à la colère ou tout au moins à l'irascibilité. Car il est vrai que le bleu pacifie, apaise et rayonne. Le bleu est pur : il signifie loyauté et paix. Il se manifeste rarement dans un monde mauvais. Quant au jaune, il exprime l'intelligence et l'esprit éclairé. Il peut aussi exprimer l'égoïsme et l'orgueil.

Michèle Morgan.

Le noir n'est pas toujours la couleur de la tristesse. D'ailleurs, il faut distinguer entre le noir mat (qui absorbe) et le noir brillant (qui rayonne). Soyez certaines, en tout cas, que la préférence pour le noir indique un goût de la vie intérieure, du repliement sur soi, de la recherche, et cela quelquefois par le chemin du rêve.

Le cinéma chez soi...

[*Suite de la page 9*]

Il est intéressant de signaler le fait que, contrairement à ce que l'on croit généralement, des films récents sont parfois montrés à la télévision. *Pépino et Violetta* en est un exemple. En réalité, il n'existe aucune loi spécifique interdisant la projection de films récents, à moins que le producteur lui-même, pour se protéger, se réserve des droits en ce sens pour une période plus ou moins longue.

Toutes les opérations qui ont trait au cinéma à la télévision, relèvent du Service du Film de Radio-Canada dont M. Jean-Paul Le Pailleur est le directeur. Le Service du Film comprend une quarantaine d'employés : visionneurs, caméramen, monteurs, techniciens, sténos, etc.

Le travail de ce service consiste notamment à visionner les films. Ce qui permet de s'assurer de leur qualité et d'y opérer certaines coupures.

En collaboration avec les réalisateurs, le Service du Film doit fournir fréquemment des séquences filmées qui seront insérées plus tard dans une émission réalisée en studio, et alimenter tous les jours le programme l'*Actualité*, au moyen de séquences filmées sur les événements du jour. Le Service du Film s'occupe également de préparer les kinescopes (émissions filmées), de distribuer films et kinescopes aux différents postes comme CBMT, CBOT, etc.

Bref, les réalisations du Service du Film sont le fruit d'un travail d'équipe qui exige l'étroite collaboration d'un fort groupe de spécialistes sans qui le cinéma chez soi n'existerait pas.

MATINEE POPULAIRE DU SAMEDI...

[*Suite de page 8*]

de là le titre du programme : « Nous quatre ».

Pour se partager l'agréable tâche de divertir les mélomanes, l'émission est confiée à Mlle Jeannette Brouillet et à Jacques Catudal, Errol Malouin, Georges Francon et Claude Barnwell.

Voici comment chacun de ces réalisateurs fixe son choix, de façon à assurer la plus grande variété à ce programme. Mlle Brouillet tente de mieux faire connaître nos artistes canadiens tant parmi ceux qui nous font honneur à l'étranger que parmi ceux et celles qui sont en vedette de façon régulière, chez nous.

Jacques Catudal présente chaque fois, sur le boulevard des souvenirs nostalgiques, les pièces qui étaient les plus en demande il y a 15, 20, 25, 30 ans ou même davantage.

Errol Malouin cherche à trouver dans la musique populaire les disques où l'harmonie imitative joue un rôle prépondérant. Les périodes qu'il a consacrées au programme « Nous quatre » jusqu'ici, ont offert de véritables « trouvailles » en plus d'une occasion.

Georges Francon recherche la fantaisie dans le domaine musical et l'originalité de certaines pièces, ce qui ajoute davantage à la qualité du programme.

Pour sa part, Claude Barnwell nous fait visiter les grands pays du monde chaque fois qu'il participe à la présentation de « Nous quatre » et il en profite pour faire entendre la musique de ces pays.

Comme on peut le constater, cette émission s'adresse à toutes les catégories de mélomanes, et pour cette raison, elle a obtenu un franc succès depuis ses débuts il y a déjà quelques mois.

Rendez-vous à...

[*Suite de la page 30*]

lin de la Galette, cher aux rapins, ils plissent leurs petits yeux brouillés, et tendent l'index : « Qu'est-ce qu'on voit là ; cette immensité bleue, c'est la mer ? » Cette immensité bleue, cette mer à perte de vue, inutile de nier, c'est Paname.

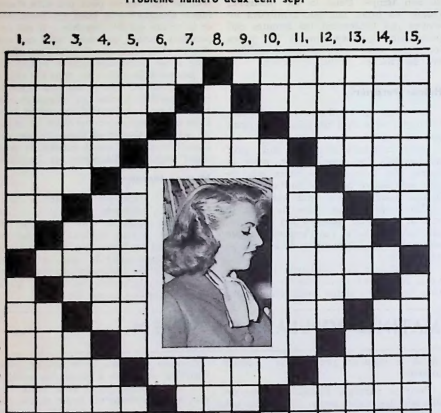
Avec Dany Robin, nous avons dressé l'inventaire de Montmartre. Nous avons tout vu, son Moulin, ses peintres, ses Poulbots, ses ceps, son Lapin à Gill, ses médailles de piété et ses « doux caboulots », son funiculaire qui vous grimpe ses cent mille pèlerins chaque été, sans oublier son Sacré-Coeur, paroisse des touristes.

Et puis, bien sûr, nous avons parlé de ses célébrités, de Marcel Aymé, qui revient fidèlement jouer au 421, jouer avec les potes de la rue du Mont-Cenis, de Patachou qui chante à présent à New-York, d'Utrillo qui, aujourd'hui, à Neuilly, ne peint plus de bistrots, mais des églises.

Nous avions fait le tour de la petite République, et une fois de plus, je l'avais vérifié : Paris a une fleur au chapeau et c'est Montmartre.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro deux cent sept



HORIZONTALEMENT

1—Grosse noisette. — Dieux domestiques des Romains et des Etrusques.

2—Prénom de notre vedette. — Eloignement de tout péril.

3—Situation transitoire. — Fidélité, croyance. — Monsieur, en Espagne.

4—Décoloré, en parlant d'une personne. — Pièce de dentelle qui couvre le visage des femmes. — Peau épaisse de certains animaux.

5—Roi d'Israël. — Choisi par la voie des suffrages.

6—Symbole chimique du *cérium*. — Symbole chimique du *baryum*. — Bon pour les chiens. — Première conjugaison.

7—L'une des plus belles tragédies de Corneille. — Article simple.

8—Surface sur laquelle un corps est posé. — Avoir l'audace.

9—Bruit. — Instrument de gymnastique.

10—Avant-midi. — Symbole du *sodium*. — Symbole chimique du *baryum*. — A toi.

11—Personnage de la féerie anglaise. — — Meuble pour le repos.

12—Grosse étoffe de laine. — Tissu de chanvre. — Gamin.

13—Faite de vive voix. — Souverain. — Milieu.

14—Un des Etats unis d'Amérique. — Partie immergée d'un navire.

15—Roche neutre primitive, qui est une sorte de granit sans quartz. — Ustensiles pour accrocher les vêtements.

VERTICALEMENT

1—Levier employé pour manoeuvrer les pièces d'artillerie sur mer. — Cuisses de sangliers.

2—Qui est essentielle à la vie. — Nom de notre vedette.

3—Ota l'école de. — Evénement fortuit. — Audacieux, vaillant, courageux.

4—Petite hutte. — Boeuf sauvage de l'Amérique du Nord. — Mouvement brusque avec effort.

5—Espace de terre. — Serrure mobile. — Se suivent dans *Samedi*.

6—Négation. — Préposition latine.

7—Nom du Bouddha, en Chine. — Métal précieux.

8—Règle obligatoire. — Une des Cyclades, entre Naxos et Santorin.

9—Lui. — Mesure itinéraire chinoise.

10—En les. — Pronom démonstratif.

11—Qui ne sont pas vêtus. — Pigeon. — Qui n'a point d'éclat.

12—Genre de palmiers des régions chaudes. — Rivière d'Italie, affluent du Pô. — Fatigué et amaigri.

13—Manière de soigner. — Condiment. — Superposer les poissons salés dans les barils.

14—Vedette du cinéma. — Corps simple métallique (Ti).

15—Appareil destiné à fermer une porte au moyen d'une clef. — Première partie de l'office divin.

"White Christmas".

Ce film a été le grand succès financier de l'année 1954, car les recettes se sont élevées à $12,000,000. Il a été réalisé par un ancien Montréalais, Robert Emmett Dolan. Viennent ensuite : *The Caine Mutiny*, $8,700,000 ; *The Glenn Miller Story*, $7,000,000 ; *The Egyptian*, $6,000,000 et *Rear Window* $5,300,000. Dans le passé c'est *Gone with the Wind* qui a battu tous les records en réalisant la somme fantastique de $33,-500,000.

SOLUTION DU PROBLÈME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

B	E	G	A	Y	E	R	■	P	I	V	O	I	N	E
A	G	A	T	E	S	■	C	■	V	E	R	N	O	N
N	A	I	R	N	■	L	O	S	■	R	A	N	I	S
A	R	N	E	■	P	A	R	I	S	■	N	E	R	I
N	E	E	P	■	■	■	■	■	■	T	■	S	E	L
E	S	■	A	L	■	■	■	■	■	O	B	■	S	E
S	■	D	I	A	■	■	■	■	■	U	L	M	■	R
■	S	E	M	I	■	■	■	■	■	A	I	L	L	■
R	■	S	E	S	■	■	■	■	■	W	I	L	■	C
E	A	■	R	I	■	■	■	■	■	E	A	■	C	O
P	E	C	■	R	■	■	■	■	■	A	■	C	A	P
A	P	E	R	■	S	E	I	N	E	■	D	E	M	I
R	E	P	I	C	■	N	O	E	■	D	E	N	I	S
E	T	E	T	A	I	■	S	■	T	A	N	T	O	T
R	E	S	E	R	V	E	■	D	A	N	T	E	N	E

PRATIQUES ET JEUNES

No 1113 — Robe d'une pièce pour demoiselle. Tailles: 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 14: 4⅛ v. en 35" ou 36", 4⅜ v. en 39", 4⅛ v. en 44" ou 45". Garniture contrastante: ¼ v. en 35", 36" ou 39". Prix: 50¢

No 1114 — Robe d'une pièce pour demoiselle. Tailles: 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 16: 3 v. en 35" ou 36", 2⅞ v. en 39", 2½ v. en 44" ou 45", 2⅛ v. en 54". Prix: 50¢

No 1116 — Robe d'une pièce pour demoiselle. Tailles: 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 18: 4⅛ v. en 35" ou 36", 3⅝ v. en 39", 3¼ v. en 44" ou 45", 3 v. en 50", 2¾ v. en 54". Prix: 50¢

No 1119 — Robe d'une pièce pour demoiselle et jeune fille. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 11: 5⅝ v. en 35" ou 36", 5⅜ v. en 39". Prix: 35¢

No 1121 — Robe d'une pièce pour demoiselle et jeune fille. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 13: 4⅝ v. en 35", 36" ou 39", 4⅜ v. en 44" ou 45". Prix: 35¢

No 1141 — Robe d'une pièce pour jeune fille. — Tailles: 10 à 16. Métrage requis pour grandeur 14: 4 v. en 35" ou 36", 3¾ v. en 39", 3¼ v. en 44" ou 45", 2¾ v. en 50". Prix: 35¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-le avec le montant requis à l'adresse suivante: Patrons du "Film", Dominion Patterns Co., 76 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y., U.S.A.

Un ensemble parfait

LE SAMEDI

intéressera toute la famille. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles illustrés.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par *ses nombreux* conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire ses *articles* autour de vous.

LE FILM

- Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

Rem
d'al

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE

AV56-R-47847